

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

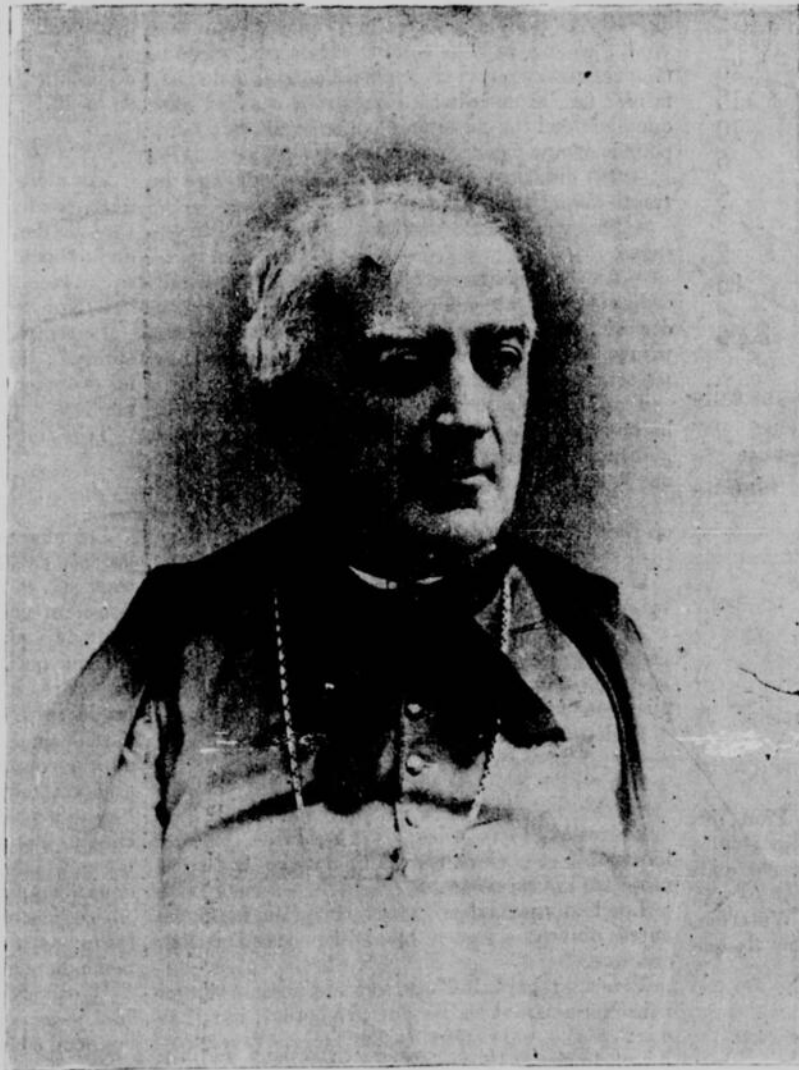
Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

8^{ME} ANNEE, No 386 —SAMEDI, 26 SEPTEMBRE 1891

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



SA GRANDEUR MGR EDOUARD-CHARLES FABRE, ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

Photographie Laprès—Photogravure Armstrong

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 26 SEPTEMBRE 1891

SOMMAIRE

TEXTE.—Causerie : Artilleur de la garde, par Benjamin Sulte.—Le bazar de la cathédrale, par J. S.-E.—Sault-au-Récollet, par J.-P. Vébert.—Poésie : Chanson, par Léon de la Morinerie.—Mon rêve, par E.-Z. Massicotte.—A travers le Canada : Saint-André d'Argenteuil, par Jules Saint-Elme.—Avis à tous.—L'alpha et l'oméga d'une grande œuvre, par Jules Saint-Elme.—Nouvelle : Une journée aux bains de mer, par J. Martin.—Les trois filles, par Léon Grandillot.—Primes du mois d'août : Liste des réclamants.—Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite), par Louis Tesson.—Carmen (suite).—Jeux d'esprit.—Problèmes d'échecs et de Dames.

GRAVURES.—Portrait de Sa Grandeur Mgr Charles-Edouard Fabre, archevêque de Montréal.—Eglise de Saint-André d'Argenteuil.—Carte du chemin de fer de Montréal et Ottawa.—Eglise du fort Villemarie (1643).—Cathédrale Saint-Pierre, de Montréal (1891).—La famille impériale de Russie (vingt portraits).—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

CAUSERIE

ARTILLEUR DE LA GARDE

LE MONDE ILLUSTRÉ demande un article. Je vais lui donner une sorte d'analyse du livre que je lis en ce moment—il m'en coûtera la peine d'écrire les lignes qui vont suivre :

C'était un original que le colonel Pion des Loches, de l'artillerie de la garde de Napoléon I, tellement à part du commun des mortels qu'il avait un nom impossible : *Pion des Loches* !

S'il eut dit le mot de Cambronne à Waterloo, nul ne s'en serait occupé, à cause du nom flasque et pâle de l'auteur.

Mais Cambronne
Cela sonne
Et personne
Ne s'étonne
A l'exces.
Quant à Loche,
Il s'accroche
Sans succès.

Voilà au moins des vers qui ne seront pas couronnés par l'Académie. Je les ai faits dans ce dessein.

Pion avait la louable habitude d'écrire de longues lettres à sa famille, à travers le fer, le feu, les bataillons, les marches et les avaries de la guerre. On a tiré de ces papiers la matière d'un volume intitulé : *Mes campagnes*.

Ce qu'il voit des grandes opérations stratégiques et des combats auxquels il a été mêlé, ne dépasse

pas un rayon de cent pieds autour de sa propre personne, mais cela il le voit bien et le raconte de même.

La vie du soldat et du petit officier est peinte sous sa plume, pas moyen de s'y tromper. Les hauts panaches ne ressemblent pas aux simples coiffures que porte la masse des troupes. De même, dans les arrangements et les combinaisons des chefs, on ne voit briller que de grandes manœuvres, mais rien des mouvements de ces êtres qui grouillent en bas et gagnent des batailles sans savoir comment ils arrivent à de pareils triomphes.

La vie du troupière est toute d'obéissance et de sacrifice. La conception des grandes choses ne lui est pas inter dite ; elle ne lui est pas demandée non plus. Simple rouage dans une immense machine, il va jusqu'à ce qu'il casse—et alors on le remplace.

Très amusant, la guerre !

Pion allait avec une tranquillité parfaite, qui implique et la bravoure et le savoir faire. On l'avait mis là : " très bien, j'y suis ; comptez sur moi." Voilà tout.

* *

—Portez vos quatre batteries au flanc de ce côté, pour commander la route !

Les batteries partaient à fond de train et pointaient leurs canons en plongeant sur le chemin indiqué. A quoi cette manœuvre pouvait elle servir ? Pion ne se le demandait même pas, vu qu'il ne connaissait en rien le plan d'ensemble de l'affaire. On lui eut dit : " Faites-vous tuer ici, afin que l'ennemi ne passe pas ", il se serait fait tuer, pour la bonne raison que c'était l'ordre.

—Qui diantre vous a fiché ici avec des pièces de trente-six ! c'est absurde.

—Mon général, c'est un aide de camp de l'empereur.

—Ah ! Parfaitement. Les mazettes parlent ordinairement au nom de l'empereur. Rétrogradez au galop et plantez-moi vos canons sur cette pointe, la voyez vous ? et tirez à feu roulant sur les colonnes qui vont déborder de ce côté.

Pion, docile, rassemble ses attelages, lance toute la boutique en avant et prend possession de la pointe de terre. Aussitôt arrive une ordonnance :

—Pas de ça ! descendez la côte. Barrez l'avenue où passent les convois de l'ennemi !

—Triple galop ! En avant ! houp !

On barre l'avenue et on attend. Pas de convois visibles, parole de Pion !

Trente minutes plus tard, l'empereur survient, s'arrête et dit :

—Qu'est-ce que c'est que cette manigance ? Repliez-vous sur la Garde ! Rien à faire ici.

La bataille était gagnée.

* *

Ordres et contre ordres, c'est le service. Rester impassible et obéissant, au milieu de ce bazar, caractérise le vrai soldat.

Les hauts panaches savent ce qu'ils font ; les autres doivent songer à bien faire ce qu'on leur ordonne.

Pion ne regardait Napoléon que comme un général connaissant sa besogne ; empereur, il ne l'aimait pas. A la tête de l'armée, il l'acceptait. Aussi, jusqu'à 1808, il est assez content—mais dès que les guerres de conquêtes commencent, il écrit à sa femme que tout va mal tourner—et il était prophète. Napoléon, de 1796 à 1807, se défendant, est sublime. De 1808 à 1812, attaquant, c'est un autre homme. De 1813 à 1815, il est de toutes formes et couleurs. Tombé, il fut grand encore une fois.

Pion nous dit que l'armée présentait la chute, dès 1812, en marchant sur Moscou. Et il va plus loin, il affirme que, en 1808, les officiers supérieurs exprimaient déjà leur mécontentement, si bien que, de grade en grade, en descendant toujours, ce sentiment atteignit le dernier soldat. Il devait en être ainsi, du moment que les favorisés du sort étaient les premiers à se plaindre de la continuité des guerres.

La bataille de la Moskowa (7 septembre 1812),

racontée par Pion, est à lire. J'abrège, je condense le récit en peu de lignes :

Depuis trois jours, on disait : " C'est visible, une grande affaire va avoir lieu." Cela ne nous faisait ni chaud ni froid. Quand on a vu Rivoli, Austerlitz, Iéna, Wagram, etc., c'est toujours la même sarabande : à droite, à gauche, en arrière, en avant, immobile, pressez le pas, tirez, ne tirez plus ! Eh bien ! vous concevez, on ne tient pas compte de ceux qui tombent autour de nous.

Le matin en question, tranquillité complète dans l'artillerie de la garde—et pourtant, il y avait des tremblements de terre sur notre gauche : c'était la cavalerie de Murat qui se démenait.

La bataille était engagée avec les Russes, sur quatre lieues de terrain, où l'ennemi se présentait partout, et nous n'en savions rien.

J'ordonne la soupe, comprenant bien que nous ne pouvions nous battre ventre vide. La soupe servie, à midi juste, l'empereur arrive, la goûte, la trouve bonne, en mange et la Garde (trente-six mille hommes de toutes armes), commence à chanter victoire. Il avait mangé de la soupe du soldat !

Napoléon les calme d'un geste amical, et, choisissant un tout petit monticule de sable, il s'y assoit, en nous regardant, comme s'il eut été dans un salon.

Le canon se mettait à gronder avec fureur sur notre droite. Je comprenais très bien que nos deux ailes étaient engagées contre l'ennemi et que la Garde, placée au centre de cette longue ligne de bataille, servait de réserve pour porter le coup de la fin.

* *

Les aides de camp arrivaient, de minute en minute, rendre compte de ce qui se passait, et souvent ils demandaient le secours de toute ou partie de la Garde, mais l'empereur fouettant le sable de sa cravache, répondait toujours :

—Non, non ! suivez le plan convenu.

Le temps s'écoulait. Napoléon avait l'air bien ennuyé ; de fait, il était malade. Nous attendions les événements—à peu près aussi calmes que des hommes exposés à être pendus.

Très amusant la guerre !

* *

Les nuages de poussière, le fracas de l'artillerie, les trépidations du sol sous les pas des chevaux, tout cela se rapprochait et nous devenions le milieu d'un capharnaüm difficile à décrire. Le froid était déjà piquant, le 7 septembre !

Sans quitter sa butte, le Petit Caporal donne un ordre, à peu près comme qui dirait : " Servez les huitres " et, tranquillement, les hommes de l'artillerie de la Garde cessent de jouer aux cartes ou de conter des contes ; on reforme les rangs plus ou moins ; nos canons s'alignent sur le rebord d'un terrain qui va un peu en pente. Entre chaque batterie on fait un large vide, de manière à laisser passer notre cavalerie qui est au deuxième rang. En arrière, les soldats d'infanterie se placent—mais tout cela se fait avec mollesse : nous n'éprouvons pas encore l'empoiement du combat.

Reprenons nos sièges sur le canapé des vaches. Moi je fais un somme, songeant que la fortune et l'ennemi viennent en dormant.

* *

Arrivent encore des aides de camp, qui repartent emportant le même mot :

—Suivez le plan. Je ne veux pas faire démolir la Garde.

Le tas de sable, avec son homme dessus, était à voir, foi de Loche !

La bataille rageait, à droite et à gauche. Petit à petit, nous nous dégourdissions ; le moment de partir en guerre arrivait.

A quatre heures, devant nous, sur les terres un peu plus basses, des masses de troupes se dessinaient, semblables aux vagues de l'océan, avançant avec menace de notre côté. Le tapage était devenu infernal. Murat d'un bord, Ney de l'autre, culbutaient les deux flancs de l'ennemi sur son

centre et celui-ci formait un point d'appui pour tous les Russes qui, maintenant, voulaient percer, par le milieu, la ligne de bataille des Français. Si ce n'est pas cela, si je n'ai pas bien vu ce qui se passait, prenez vous-en à la poussière dont l'air était chargé.

Napoléon fit signe d'amener son cheval et monta en selle avec nonchalance. Je l'avais vu plus alerte que cela en Italie !

* *

Le maréchal Lefebvre duc de Dantzig qui commandait la Garde, adressa des ordres aux chefs de corps. Tout se redressa : le frisson qui animait nos vétérans électrisait jusqu'aux chevaux.

Un nuage immense, composé de poussière et des fumées de la poudre s'étendait partout, mais nous distinguions la marée montante des Russes qui arrivait sur nous.

Napoléon, se tournant vers le maréchal Lefebvre, lui dit : " Allez ! "

Lefebvre sauta à cheval, tira son épée et d'une voix éclatante, avec des éclairs dans les yeux, il cria :

" En avant, la Garde ! toute la Garde ! "

Ce fut un coup de théâtre. Mes canons crachèrent trois fois sur la marée russe, puis les cavaliers passèrent, comme des torrents déchainés, entre nos batteries pour se ruer sur les masses sombres que la mitraille et les boulets avaient arrêtés un instant dans leur marche. Après cela vinrent les corps d'infanterie, l'arme au bras, graves, alignés, marchant au pas mesuré, comme à la parade, et comptant sur la baïonnette pour terminer la journée.

Très amusant la guerre !

* *

Pion des Loches se borne à ajouter que, le lendemain, on connut que c'était une victoire.

J'ai tâché d'imiter les allures de l'auteur, tout en abrégant ses récits. Que je voudrais donc avoir assez d'espace pour parler de la retraite, de Moscou jusqu'à Wilna ! Pion des Loches s'y est montré habile à soigner sa table, lorsque toute l'armée mourait de faim. Un type, ce Pion !

Benjamin Sulte

LE BAZAR DE LA CATHÉDRALE

Le bazar de la cathédrale bat son plein. Ce que nous en avons déjà dit et ce que nous en disons encore dans le présent numéro, à propos du portrait de monseigneur l'archevêque, rappelle assez comme cette grande et charitable entreprise mérite de réussir. Nous sommes bien convaincus qu'elle a les sympathies de tous nos lecteurs et rencontrera de même leur aide effective. C'est ce que nous souhaitons de tout cœur.

Un des meilleurs agents de succès pour le bazar sera, nous n'en doutons pas, le journal qui a été publié pour l'occasion, l'Album-Souvenir. Les éditeurs de ce numéro unique et très bien fait, que nous venons d'examiner, ont droit de se féliciter. Cette publication fera époque dans nos annales littéraires.

Choix et fini des illustrations, variété, distinction des articles de prose ou de poésie, autographes rares, impression splendide sur papier de luxe ; rien n'y manque. Tout spécialement, notre estimé collaborateur, M. J. de Lorde, rédacteur de l'Album-Souvenir, peut être satisfait de son œuvre.

Nous n'entrerons pas dans les détails, ce serait trop long. Aux nombreux lecteurs de se convaincre par eux-mêmes du haut mérite de l'Album-Souvenir. Et ils devront être nombreux, de fait, les lecteurs de cet album si intéressant, car personne, que nous sachions, ne voudra se priver d'en conserver une copie, et, moyennant la modeste obole de vingt-cinq centins, faire du même coup

une libéralité à l'œuvre si noble de la cathédrale.

L'Album-Souvenir est en vente dans les villes suivantes : Québec : F. Béland, 276, rue St Jean ; Ottawa : libraire Guillaume, rue Sussex, et M. Lassonde, 63, rue Rideau ; Trois-Rivières : Mlle Méthot ; Sherbrooke : M. Richer ; Sorel : M. E. Boucher ; Joliette : M. Gervais ; Valleyfield : M. E. H. Solis ; St-Thomas de Montmagny : A. Michon ; Montréal : Léon de Poltoratzky, 1608, rue Notre-Dame.

J. S. E.

SAULT-AU-RECOLLET

(Suite)

Lorsque les sauvages de la Mission de la montagne se furent transportés au Sault, non seulement le missionnaire les y suivit, mais les sœurs de la Congrégation y établirent, en 1701, lorsque le fort fut construit, l'école primitivement située à ce dernier endroit. M. Faillon dit à ce sujet : " Le séminaire fit construire un fort de pieux, défendu par trois bastions avec une église bâtie sur le modèle de la chapelle de Notre-Dame de Lorette, en Italie ; ce qui fit appeler Nouvelle Lorette la mission du Sault-au-Récollet."

Les sœurs occupèrent, dans le fort, un bâtiment à la construction duquel elles avaient contribué au moyen de la gratification de 3,000 livres que le roi leur faisait annuellement. Il reste encore aujourd'hui des ruines satisfaisantes pour reconnaître la maison seigneuriale qui y était renfermée et qui a servi pendant 51 ans de résidence aux curés qui ont desservi cette paroisse.

Les mémoires de l'époque sont remplis de faits élogieux à l'adresse de ces humbles religieuses. Le dérichement des terres des deux côtés de la ville, se poussant insensiblement, on commença à établir les paroisses de Lachine et de la Pointe-aux-Trembles, vers 1710. La Sœur Bourgeois, pour procurer plus promptement et plus efficacement la gloire de Dieu et le salut des âmes, répandit de tous côtés les filles qu'elle avait amenées de France. Elle n'attendait pas que les paroisses fussent en état de procurer à ses filles missionnaires de quoi subsister ; il lui suffisait qu'il y eût du bien à faire. L'esprit de zèle et d'obéissance qui les animait, et la mortification et la pauvreté dont elles faisaient profession, leur tenaient lieu de tout.

Comme peu de membres de la congrégation possédaient la langue sauvage, on envoya au Sault Sœur Marie-Anne Guyon, dite de la Passion, et Sœur Courtemanche, dite Sainte Claire, qui y demeurèrent jusqu'en 1721.

Bien qu'elles ne fussent pas mieux partagées que les autres sous le rapport de l'habitation, il paraît qu'elles trouvèrent cependant moyen de rendre leur demeure assez confortable, car la supérieure générale, visitant un jour cet établissement, trouva qu'il y avait un peu trop de luxe et de recherche dans leur petit couvent. Elle remarqua peut-être qu'il y avait un trop grand contraste avec les autres maisons de la bourgade.

Après 25 ans de séjour ici, les Indiens furent, par ordre du gouvernement, transmigrés au Lac des Deux-Montagnes. Par une belle matinée du mois de septembre 1721, les sauvages, à l'appel du missionnaire, se réunirent une dernière fois dans la chapelle de la mission. Après la messe, ils se rendirent processionnellement au cimetière pour donner un dernier souvenir à leurs chers morts que, contre leur habitude, ils allaient abandonner. A genoux au pied de la grande croix, le prêtre, d'une voix émue, implorait le Tout-Puissant pour ceux que la mort avait définitivement fixés en ce lieu et pour ceux que la civilisation éloignait de son sein ; puis, la petite tribu s'achemina tristement vers le lieu marqué pour leur exil.

J. P. Vébert

Bordeaux, P. Q.



CHANSON (*)

A METTRE EN MUSIQUE

J'aurais voulu....

A ma femme.

J'aurais voulu, l'âme charmée,
Par ces beaux jours de Messidor,
Cueillir aux champs des boutons d'or
Pour ton corsage, ô bien-aimée !

J'aurais voulu, fier de ton bras,
Durant notre marche pareille,
Prendre sur ta bouche vermeille
Des baisers que tu me devras.

J'aurais voulu, mon amoureuse,
En ces instants de liberté,
Oublier la réalité,
Tout joyeux de te voir heureuse.

Mais le destin m'a fait captif
De ma vieille chaise de paille,
On ne veut pas que je m'en aille,
Mon regret n'en est que plus vif.

Et c'est l'amertume dans l'âme
Que je t'offre ces quelques vers,
Fleurs sans parfums, sans rameaux verts,
Mon seul bouquet, ô pauvre femme !

J. de Morin

Hôtel-de-Ville, Paris 1891.

MON RÊVE

POUR CELLE QUI M'A SOURI

Mon rêve, à moi, c'était une enfant quasi blonde, avec un coin du ciel dans les yeux, avec des perles pour dents, avec des fraises pour lèvres, avec un rire franc, une mine gentille, une tête folichonne. Je l'ai trouvée, je lui ai tendu la main, elle a souri... sans rien dire.

Et qu'avais-je à lui offrir ? Une figure sombre, renfrognée, une tête pensive et rêveuse, des yeux brillants mais se perdant dans le vague. Puis une vie solitaire, un coin retiré du monde où elle m'aurait réjoui, où je l'aurais adorée, où je me serais fait son esclave pour la servir, son sujet pour la faire reine.

Elle n'a pas refusé, mais elle a souri. Et son sourire m'a brisé le cœur. Je suis resté dans l'incertitude, dans le doute ; cet état qui tue.

Pourtant, il ne pouvait y avoir d'incertitude, son sourire était un non poli.

Entre la jeunesse qui lui tendait la main pour l'inviter à s'amuser et moi qui lui offrait la mienne, pour la poser sur un piédestal, elle n'a pas hésité.

A cet âge, le plaisir n'offre-t-il pas plus d'attraits qu'un trône ?

Toutefois, il me semblait qu'elle m'aimait.

Hélas ! une femme peut donner son cœur par petits morceaux, à différents adorateurs, et faire croire à chacun qu'ils l'ont en entier.

Le rêve que j'avais bâti d'imagination ne pouvait résister au souffle de la réalité.

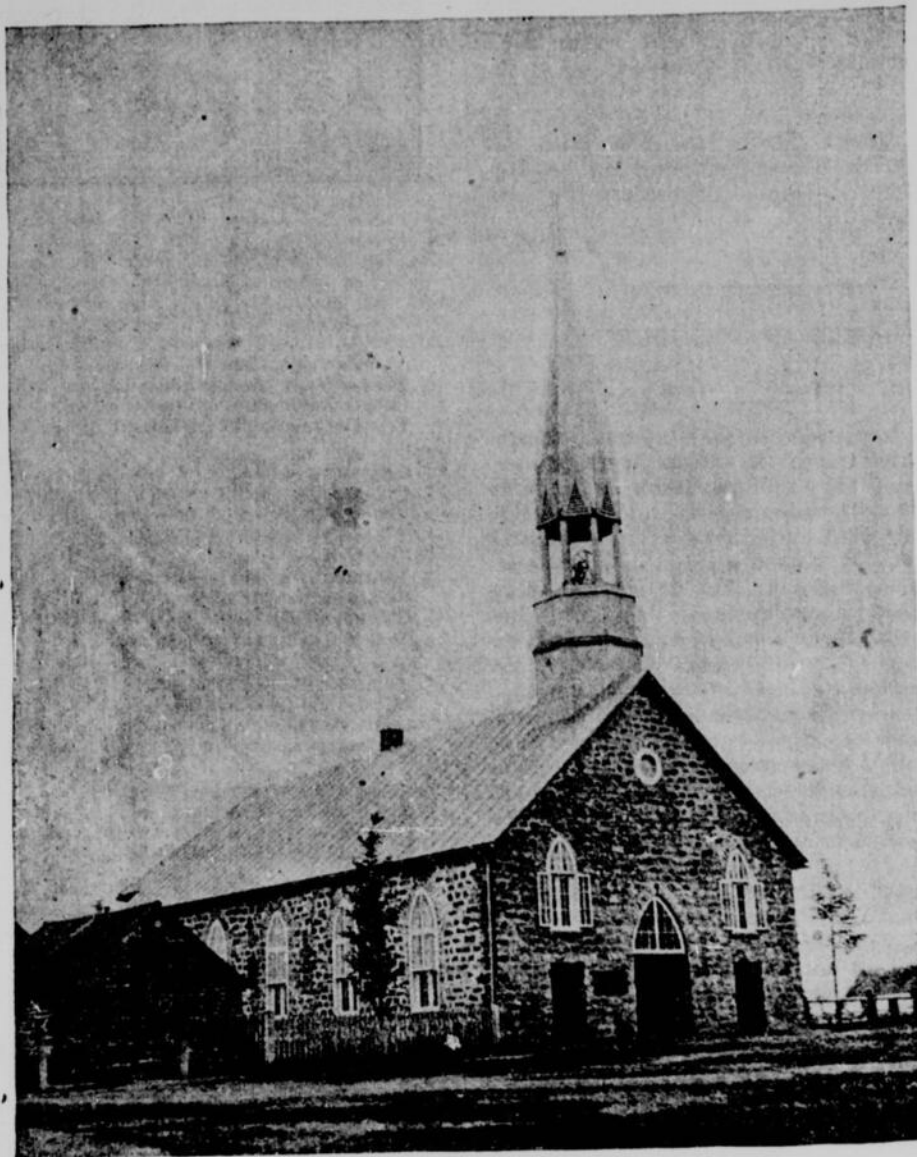
Il est tombé comme un château de cartes, il s'est évanoui comme un château en Espagne.

Je me le rappellerai toujours.

Le souvenir est le seul bien qui reste aux désillusionnés.

E. Massacré

(*) Extrait du volume en préparation : *Rimes d'été*.



EGLISE DE SAINT-ANDRÉ D'ARGENTEUIL



SAINT-ANDRÉ D'ARGENTEUIL

Un jour, c'était à Ottawa, et il y a juste de cela une quinzaine de mois, par l'entremise de l'un de nos députés fédéraux, un mien intime, je recevais inopinément une lettre à peu près conçue en ces termes : " Mon cher A. . . . Il y aura ici une fête de charité à telle date du mois prochain ; il m'est venu à l'idée que peut-être tu ne nous refuserais pas l'aide et le plaisir de composer une pièce, prose ou poésie, sur la charité, et de venir nous la dire toi même, à l'époque marquée, au cours d'une séance dont nos jeunes élèves vont faire les frais... Ta tante : Sœur C. . . . "

Le moyen de se refuser, je vous le demande, à une aussi courtoise invitation, et encore, faite au nom de la charité ! Aussi bien je ne tentai même pas de le faire, j'acceptai la corvée et je répondis en conséquence.

**

Il y a des gens qui disent—d'aucuns l'ont même prouvé—que la Muse ne répugne pas absolument à visiter parfois les employés civils, à travers les grands édifices sombres et froids des ministères. Cela peut bien être, mais quant à moi, il me souvient qu'elle m'oublia presque tout à fait, l'infidèle, dans cette occasion. Peut-être parce que je n'étais là qu'un oiseau de passage et qu'elle garde ses fa-

veurs pour les plus constants du métier ? Quoi qu'il en soit, j'ai conscience d'avoir entrepris, et plus d'une fois, le poème si cher au cœur de ma bonne tante, sans l'avoir pu jamais conduire plus loin que ces premières rimes, plus que désespérantes :

La Charité ! quel mot ! Comme il a de puissance !
Comme tout s'attendrit, jusqu'à l'indifférence,
Quand on l'a prononcé !

Je me consolai en songeant que je pourrais dire à ces bonnes dames la magnifique et touchante poésie : *Dévouement d'une sœur de Charité*, que j'avais, heureusement, en mémoire. Muni du bagage d'un autre, j'attendis donc de pied ferme le grand jour indiqué.

**

À la suite des événements que je viens de raconter, et en conséquence d'iceux, par un beau midi du mois de mai 189..., je débarquais à Saint-André d'Argenteuil. Lorsqu'il y a quelques mois j'ai narré, ici même, dans ces colonnes, les péripéties d'un charmant voyage " en descendant l'Ottawa," j'avais promis à mes lecteurs de les ramener un jour à Saint-André d'Argenteuil. Ce sera pour aujourd'hui : nous y sommes.

Pas encore tout à fait cependant, car nous avons quitté le train de transbordement à Carillon, soit à deux milles, environ, du village de Saint-André.

Là m'attendait madame la supérieure, mon aimable tante, au débarcadère. Nous montons en voiture, et en route pour la maison.

Un coup d'œil, en passant, au village de Carillon, plus proprement un gros hameau, puisqu'il ne possède pas d'église. Sa grande rue s'étend parallèle à la rivière Ottawa, au pied des hautes falaises de la côte nord. Il fait vis-à-vis au village ou hameau

de Pointe-Fortune, sur le côté sud, dans le comté de Vaudreuil. Un bateau traversier met les deux rives en communication.

Carillon est un gros bourg ordinaire, écrasé, sur la basse rive où il est sis, par les hauteurs qui l'environnent. Seuls, le terminus de la courte voie ferrée de Carillon à Grenville et le port de retour des bateaux passagers de Montréal à Carillon, lui donnent un cachet particulier et y répandent un peu d'animation.

Autant le site même de Carillon est d'un aspect défavorable, autant ses environs sont pittoresques et charmants. Sitôt que, laissant le rivage, on gagne le haut des côtes en suivant le chemin qui conduit à Saint-André, on jouit de points de vue magnifiques.

Voici d'abord, à droite, un très joli bosquet au versant du monticule, endroit très bien choisi pour les pique-niqueurs qui viennent jusque de Montréal y savourer les douceurs de la campagne et du sous-bois. Cette place avoisine le quai du bateau de Montréal.

À main gauche, on aperçoit les ruines de ce qui semble avoir été jadis quelque prison ou forteresse.

Sur la grande route sablonneuse qui longe la rivière en la dominant, du sommet de ses côtes élevées, nous avançons vers St André. De chaque côté du chemin s'alignent, comme des militaires présentant les armes, de bons gros arbres qui forment au dessus de nos têtes un dôme presque complet de verdure. Dans l'intervalle que laissent leurs troncs espacés, on entrevoit de vastes et fertiles champs frais ensemencés.

Mais par un chemin si enchanteur, on n'est que trop tôt arrivé. Déjà on distingue la modeste église à travers les arbres, avec le vieux couvent et le presbytère nouveau. C'est tout ce qui se trouve ici d'habitations, plus deux ou trois maisons à peine : le gros du village est d'à peu près un mille encore plus éloigné.

L'église de Saint-André a été placée ainsi à mi-chemin entre ce dernier village et ceux de Carillon et Pointe-Fortune pour pouvoir servir à la fois à la population catholique de chacun de ces trois bourgs.

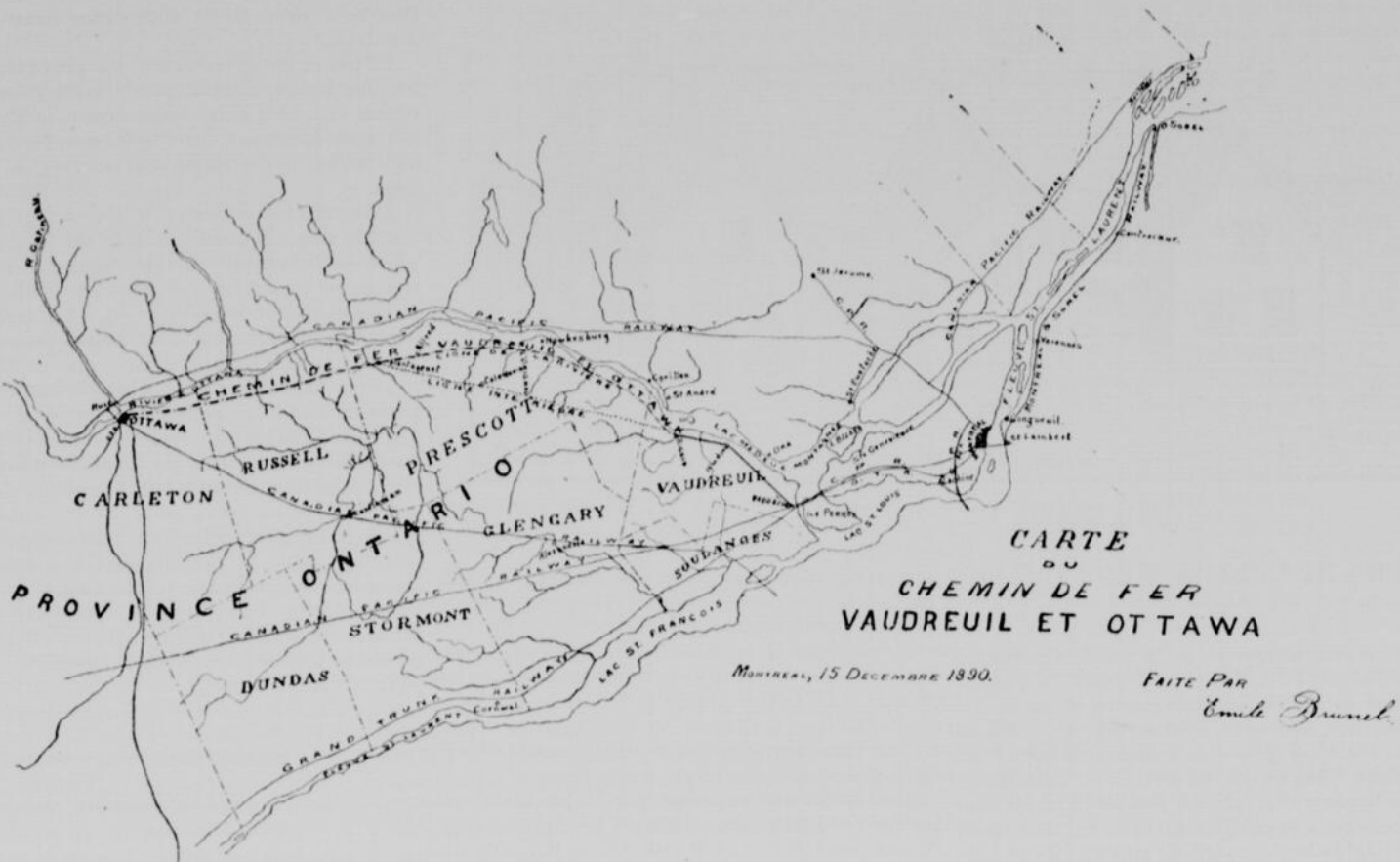
**

Cependant, depuis quelques instants nous cheminons à travers l'allée ombreuse, large et belle qu'est devenue la grande route, garnie qu'elle se trouve, de chaque côté, l'espace de quelques arpents, de hauts pins à la douce senteur.

Comme nous débouchons de cette allée et juste en face de l'église, j'aperçois une vieille, vieille maison de briques, tout en ruines. On la signale à mon attention de nouveau venu, émerveillé par les surprises d'un si charmant coin de campagne, et j'apprends que c'est là qu'a vécu mon aïeul maternel, un de ces dignes notaires campagnards du bon vieux temps, c'est là qu'a grandi toute la famille à laquelle appartenait ma mère. Aujourd'hui, l'héritage est délaissé, la vieille maison de famille tombe de vétusté, ses murs croulants et ajourés sont devenus le refuge des nocturnes oiseaux, la bise y siffle tristement un hymne d'abandon, et cependant on ne peut contempler sans émotions ces reliques d'un bien joyeux passé. Ma bonne tante, tout la première, qui vit dans leur aimé voisinage et les voit tous les jours, avait un pleur dans les yeux en me les indiquant. O culte du souvenir !

Confinant à l'héritage grand-paternel, le cimetière protestant de Saint-André dresse ses croix blanches et ses mausolées à travers les arbres d'un joli coteau. Un peu plus loin, c'est la partie nouvelle du cimetière catholique, tandis que l'ancienne partie est sise à quelques centaines de pieds de l'église, près du couvent et sur le bord même de la rivière Ottawa. Là, j'allai tantôt m'agenouiller au pied de la tombe bénie des chers défunts qui furent le père, le frère, les sœurs de ma bien-aimée mère. J'allais, tout ému, pour la plupart d'entre eux, faire leur connaissance ou les approcher pour la première fois, à leur tombeau, et là, prier, penser quelques instants. La visite des cimetières n'est pas toujours celle qui offre le moins de charmes !

Ensuite je me rendis à l'église, après avoir été saluer monsieur le curé, affable et bienveillant, dans son coquet presbytère.



CARTE DU CHEMIN DE FER MONTRÉAL & OTTAWA, EN OPÉRATION JUSQU'A RIGAUD

L'église, c'est plutôt une de ces anciennes chapelles de missions, un peu plus vastes que d'autres, mais vieille, très vieille, ferme encore pourtant dans sa forte ossature de pierre. A gauche de la façade, en entrant, se trouve une sorte de mesure du temps jadis, décorée du nom de charnier et qui semble un diminutif de cet antique temple.

Elle n'a rien que de simple et d'ordinaire, au dedans comme au dehors, cette construction, ancienne d'un siècle près. Tout comme son modeste clocher avec l'unique cloche dont il semble fier, les grands murs blancs, symboles d'innocence et de candeur, invitent à l'humilité et commandent la ferveur. Je le dis ici pour la dixième fois peut-être : dans ces humbles sanctuaires de la campagne, ah ! que l'on prie bien mieux que dans les temples somptueux des grandes villes !

Un peu en arrière de l'église, et plus près de la rivière, se dresse le couvent. C'est un massif édifice en pierre à deux étages, avec cour et jardin avoisinant. Cette maison a été construite par un des dévoués curés de la paroisse pour en faire un collège. Mais comme l'entreprise ne put aboutir, ce local fut livré, dans la suite, et depuis quelques années seulement, aux excellentes Sœurs de Charité de la Providence, de Montréal, qui, sous le nom de Providence du Sacré-Cœur, à Saint-André d'Argenteuil, y ont fondé un couvent qui grandit et se développe parmi les meilleures institutions du genre à la campagne.

Non contentes de s'occuper de l'instruction complète des jeunes filles, en anglais et en français, avec musique et les autres accessoires, ces bonnes dames ont installé un département spécial, dans un bout de leur vaste bâtisse, où elles donnent tous leurs soins à l'instruction et à l'éducation des garçonnets de cinq à dix ans, qui leur sont confiés, comme à d'autres mères, par les familles. Il faut avoir, sur les lieux, visité l'institution pour dire avec quelle attention, quelle tendresse vraiment maternelles et infatigables cette petite population est surveillée, régie et soumise à une formation douce mais certaine. C'est faire œuvre de justice, il me semble, que de signaler la chose en passant. Puisse mon humble témoignage être un encouragement aux familles chrétiennes à diriger vers le couvent de la Providence du Sacré-Cœur, à Saint-

André d'Argenteuil, les petits garçons et les fillettes à qui elles voudraient faire donner, en même temps qu'une solide instruction, une éducation saine et morale.

Un autre immense avantage qu'offre le couvent de Saint-André, c'est la condition de salubrité, assez rare, où il se trouve. Situé comme il l'est sur le penchant des côtes, à quelques cents pieds seulement de l'Ottawa, l'air qu'on y respire à travers les grands arbres et pardessus les fleurs qui l'entourent, est toujours frais et pur, embaumé des senteurs de l'eau et des parfums des fleurs. Et puis, cette vie de communauté, en pleine campagne, à l'ombre du clocher, ayant pour seuls voisins l'église et le presbytère, ne manque pas d'un certain charme et d'une utilité pratique incontestable pour la formation droite de jeunes caractères.

Au lendemain de mon arrivée à Saint-André, j'avais eu l'honneur de passer la nuit sous le toit hospitalier d'un couvent et l'avantage plus insigne en outre de servir le prêtre au saint autel, dans la fraîche et pieuse chapelle de communauté.

Mon départ étant fixé pour d'ici à quelques heures à peine, je m'empressai de faire visite au vieux village de Saint-André, de quelques arpents plus éloigné, comme je l'ai dit. Cette chère tante fit préparer la voiture et l'on me conduisit, touriste insatiable, dans chacune des rues du grand et beau village. Il y a d'abord la grande rue qui conduit de l'église au pont sur la rivière du Nord. Celle-là est bordée, sur une partie de son parcours, des plus jolies résidences privées de l'endroit. Les autres rues, transversales, dont une couple longent la rivière, ne manquent pas de pittoresque. On remarque, comme bâtiments et constructions, le magnifique pont de fer que je mentionnais plus haut, puis l'hôtel-de-ville, deux ou trois temples protestants, autant de grands hôtels à peu près, et le gros moulin que la petite rivière fait mouvoir en passant et comme en se jouant. Je dis la petite rivière car l'Ottawa est là, tout près pour l'éclipser, mais je lui dois cette justice de noter qu'elle est assez considérable pour permettre la navigation jusqu'à un endroit assez rapproché du village de Saint-André, aux crues du printemps.

A la sortie du pont, sur la rive nord de la rivière, s'ouvre la route qui conduit à Lachûte. Le

voisinage de cette active petite ville et le manque presque complet de communications rapides, l'hiver surtout, ont été préjudiciables aux développements de Saint-André d'Argenteuil. La position, néanmoins, tend à s'améliorer à présent, et ce village peut espérer de voir renaître l'état de prospérité qu'il a déjà connu. D'un côté, on parle d'un chemin de fer de jonction qui relierait Saint-André à la ligne principale du Pacifique Canadien, à Lachûte ; d'autre part, la construction du chemin de fer Montréal et Ottawa, sur la rive sud de l'Ottawa, va être un bienfait pour Saint-André.

Le MONDE ILLUSTRÉ donne aujourd'hui un croquis fidèle de cette voie ferrée, jusqu'à Rigaud, où en est rendue la construction actuellement, depuis Vaudreuil, point de raccordement avec la voie centrale du Grand Tronc.

Lorsqu'elle aura atteint Pointe Fortune, Carillon et Saint-André, les voisins immédiats, ne se trouveront plus ainsi qu'à quelques quarts d'heure de Montréal.

Telles sont les réflexions que me faisait ma bonne tante sur l'avenir du cher village dont elle a fait sa petite patrie, alors que je pris congé d'elle, à mon départ de Saint-André d'Argenteuil.

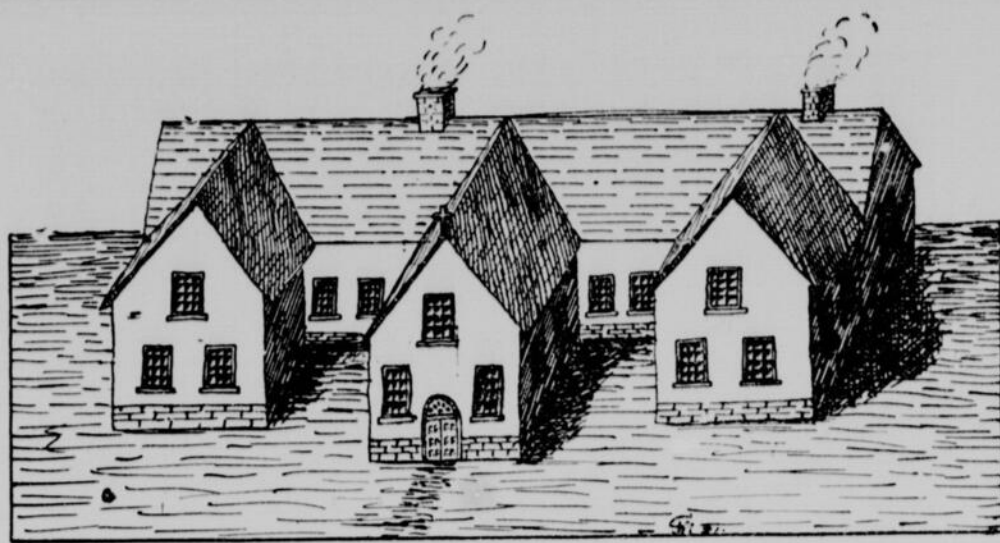
André Saint-Elme

AVIS A TOUS

Les personnes qui ont des documents historiques se rapportant à l'établissement de Montréal, et en particulier les descendants des premiers habitants de cette ville, sont priés de communiquer ces documents à M. G.-A. Damont, qui est occupé actuellement à écrire une histoire de Montréal. Ces papiers seront soigneusement déposés dans un coffre-fort.

Adresser toutes les communications comme suit : G.-A. Damont, bureau du MONDE ILLUSTRÉ, Montréal.

L'entretien des vertus est fort aisé, celui des vices fort coûteux.—SENÈQUE.



(1643) EGLISE DU FORT VILLEMARIE

L'ALPHA ET L'OMEGA D'UNE GRANDE ŒUVRE

Cette œuvre unique et belle par dessus toutes, c'est celle de Ville Marie catholique. L'humble fondation de M. De La Dauversière et de M. De Maisonneuve, née sous les auspices de la foi, ne pouvait manquer de se développer dans les mêmes conditions. C'est ce qui est arrivé ; et Ville-Marie, dont le berceau fut placé à l'ombre d'un clocher bien modeste, a grandi, est devenue une métropole, sous cet égide béni, voyant de jour en jour se multiplier dans son sein les flèches élancées des clochers d'église, ces doigts de la foi qui se dressent sur la terre comme pour lui montrer continuellement le ciel.

Au début, près de la croix, plantée en arrivant, par les pionniers de la foi et de la civilisation, c'est une humble, bien humble chapelle qui se dresse aussitôt : puis, la première église du fort Ville-Marie, en 1643. Aujourd'hui, c'est une immense cathédrale dont le dôme imposant s'élance dans l'azur du firmament, comme pour servir de point de ralliement à la population catholique de tout un vaste diocèse, dans une ville en grande majorité française, reconnue pour la métropole catholique de la Puissance du Canada, comme elle en est la métropole commerciale.

Nous avons voulu mettre en regard ces deux églises de Ville-Marie. C'est un contraste qui ne peut manquer d'intéresser.

L'église du fort Ville-Marie fut bâtie en 1643, dans le fort de Ville-Marie, pour remplacer la petite chapelle érigée lors du débarquement des premiers colons à Montréal (1642).

Elle était placée, ainsi que le montre la gravure ci-dessus, au milieu d'un grand bâtiment à deux ailes, construit en bois. Les autres parties de la maison servaient de résidence aux colons, à la garnison et en même temps d'entrepôt pour les marchandises.

Pour les autres détails, voir les *Etudes historiques* de M. G.-A. Dumont, publiées dans le *MONDE ILLUSTRÉ* (numéros 377 et suivants).

A côté de la pauvre petite église de 1643, la cathédrale de St-Pierre, à Montréal, en construction, et dont nous donnons une vue, telle qu'elle apparaîtra après son achèvement, est un monument grandiose.

Bien qu'elle ne soit qu'aux proportions de la moitié avec la basilique de St-Pierre de Rome, elle est encore immense, et fera certainement un des plus beaux, sinon le plus beau temple catholique du Nouveau-Monde.

La cathédrale de Montréal, d'après la basilique de St-Pierre, à Rome, aura :

A l'extérieur, 333 pieds de longueur ; à l'intérieur, 295 pieds de longueur ; entre les murs latéraux, dans la partie la plus large, 150 pieds de largeur ; entre les murs latéraux, dans la partie la moins large, 114 pieds de largeur ; dans le transept, à l'extérieur, 222 pieds ; dans le transept, à l'intérieur, 216 pieds ; dans la partie la plus large de la grande nef, 44 pieds ; dans la

partie la moins large de la grande nef, 41 pieds. La façade du portique aura 176 pieds ; la largeur du portique aura 30 pieds.

A part certaines modifications à l'extérieur, dans les murs latéraux et le toit, la cathédrale de Montréal devra être une imitation de la basilique de Saint Pierre à Rome. Le portique, les dômes et tout l'intérieur devront représenter aussi fidèlement que possible Saint-Pierre de Rome.

Mais le dernier mot n'est pas dit sur cette importante et intéressante question. Ainsi que nous l'annoncions plus haut, la cathédrale Saint-Pierre à Montréal n'est point parachevée encore. Ville-Marie s'est déjà montrée digne d'avoir un temple aussi splendide ; elle ne s'arrêtera pas là. La métropole saura faire de nouveaux sacrifices pour accomplir l'œuvre de Dieu, le grand et généreux diocèse de Montréal suivra l'exemple ; tous les catholiques du Canada français même y prêteront la main, et nous pourrions voir ce bâtiment magnifique enfin terminé, ou du moins livré au culte, dès l'année prochaine, en 1892. Il y aura alors deux cent cinquante ans que la première messe fut dite à Ville-Marie, au pied du Mont-Royal.

Après vingt années d'efforts et de sacrifices, Paris et la France chrétienne ont salué avec joie la basilique du Sacré Cœur, sortie des sables de Montmartre ; Ville Marie et le Canada catholique, après trente années et plus d'espérances et de travaux, ne pourront ils trouver enfin un sanctuaire digne de leur foi, dans ce temple sans pareil, pour y célébrer pompeusement un aussi glorieux anniversaire ?

C'est de cette confiance, à la fois patriotique et religieuse, que sont mus tous les promoteurs de l'œuvre si belle de la cathédrale Saint-Pierre, à Montréal.

Et parmi les promoteurs les plus zélés, comme les plus dignes, celui à qui la réalisation de cette pensée est chère entre tous, c'est bien Mgr l'archevêque de Montréal, dont le *MONDE ILLUSTRÉ* offre aujourd'hui le portrait à ses lecteurs, en première page.

L'histoire de ce vénérable prélat, que la sollicitude de Rome a placé à la tête de l'immense province ecclésiastique de Montréal, est assez bien connue de tous pour que nous ne tentions pas le propos oiseux de la rééditer ici. Un instant, seulement, arrêtons-nous à la phase présente de la vie de monseigneur Edouard Charles Fabre, elle n'est pas la moins pleine d'intérêt—et en contemplant sa loyale et paternelle figure, en songeant aux bénédictions que s'attirent les fils pieux qui savent aller au devant des légitimes désirs de leur père, promettons nous bien, catholiques de partout, catholiques du diocèse de Montréal spécialement, d'accomplir généreusement notre quote-part de sacrifices pour le parachevement prochain de la cathédrale Saint-Pierre à Montréal.

Le *MONDE ILLUSTRÉ*, pour sa part, sera fier et content, si des quelques lignes et documents qu'il a pu publier sur le sujet, cette idée pratique peut vivement ressortir.

JULES SAINT-ELME.

NOUVELLE

UNE PROMENADE AUX BAINS DE MER

J'étais assis devant la mer, sur le galet,
Sous un ciel clair les flots, d'un azur violet,
Après s'être gonflés en accourant du large,
Comme un homme accablé d'un fardeau s'en décharge,
Se brisaient devant moi, rythmés et successifs,

F. COPPÉE (Rythme des vagues).

C'était le 10 août au soir, vers les quatre heures.

Nous étions plusieurs amis, réunis autour d'une table dans un café du village de A..., en train de discuter sur la manière dont chaque partenaire avait mené son jeu, après une longue partie de manille.

La conversation était animée et l'un des perdants se prononçait vivement contre son associé, auquel il reprochait de n'avoir pas su profiter plusieurs fois de son jeu.

Tandis que l'on comparait les chances de chaque joueur, un autre ami commun arrive tout couvert de sueur et s'écrie :

—Ouf ! quelle chaleur insupportable mes amis !



(1891) CATHÉDRALE SAINT-PIERRE, DE MONTREAL

On dirait vraiment que nous sommes dans le Sénégal !... Si l'heure n'était pas aussi avancée et si je n'avais pas deux lieues à faire, j'irais embrasser avec plaisir cette belle mer aux eaux bleues qui baigne nos côtes. Mais demain, je n'y manquerai pas.

—Demain, lui répondis-je, si vous voulez me le permettre, je vous accompagnerai. A quelle heure partirons-nous ?

—D'abord, me dit-il, nous irons à pied, nous suivrons la montagne pour éviter de trop longs détours et nous partirons avant quatre heures du matin, pour saluer le soleil levant.

—Ça me va, lui dis-je encore, et je suis des vôtres, car il faut ajouter que nous devions être cinq ou six de la partie.

Le soir, après dîner, nous fixâmes de nouveau l'heure du départ et, après une cordiale poignée de main, nous nous séparâmes pour le lendemain avec un peu, nous préparâmes pour le lendemain une agréable journée de plaisir, étant joyeux et

Avec le doux espoir d'aller sur le rivage, admirer cette mer dont le flot bat la plage, s'enivrer de ce bruit faiblement cadencé, Qui nous laisse rêveurs après qu'il a cessé.

J'ignore si mes amis dormirent tranquillement jusqu'au moment de leur lever ; quant à moi, je n'avais jamais goûté un repos aussi doux depuis longtemps, et mon sommeil ne fut troublé que par un court rêve empreint de la plus exquise poésie, me retraçant les joies dont je devais jouir quelques heures plus tard.

J'étais plongé dans une douce somnolence, l'âme tranquille et le corps dispos, lorsque la pendule placée sur la cheminée de mon salon vint me rappeler qu'il était temps de partir.

Mes préparatifs terminés, je rejoignis mes amis qui m'attendaient déjà depuis un peu de cinq minutes, quoique nous fussions un peu en avance sur l'heure fixée la veille et, accompagnés de nos fidèles Dick et Rob, deux fins limiers qui nous suivaient dans toutes nos courses matinales, nous quittâmes gaiement le village, nos vivres sur le dos, devisant à qui mieux mieux et nous promettant beaucoup de plaisir.

Il faut avoir respiré la brise embaumée du matin ; marché péniblement dans la montagne, gravi les sommets rocailleux et arides de notre région, contemplant, en arrivant sur le plateau, la beauté incomparable du soleil levant, qui enflamme l'horizon et transperce de ses rayons encore faibles une brume épaisse qui ne vous laisse arriver qu'une lueur blafarde ; foulé sous vos pieds le thym et la lavande dont l'agréable odeur excite votre odorat, pour comprendre tout ce qu'il y a de majestueux et de sublime dans cette nature qui nous environne, qui ne cesse de nous prodiguer ses charmes, nous faisons comprendre ainsi la puissance du Créateur.

Tout cela, je l'ai senti ce jour-là, et il m'en est resté une agréable impression que ma plume est impuissante à décrire.

D'autres satisfactions nous étaient encore réservées :

En arrivant sur le plateau, et le jour commençant à paraître, le chef de la troupe s'écria : « La mer ! la mer ! » Ah ! oui, la voilà cette belle mer tant désirée et dont une lieue nous sépare encore ; c'est dans son onde bleuâtre et diaphane que nous irons plonger bientôt, nous laissant bercer mollement par son flot légèrement agité, dont les petites vagues viennent battre par instants le rivage, avec une cadence si régulière, que notre imagination en est étonnée et ravie tout à la fois.

Nous arrivons enfin ; nous foulons déjà le sable de l'admirable plage qui nous environne, nous laissons nos vivres à la garde de nos limiers, et nous nous rendons en un instant au bord de l'eau où stationne une foule de gais baigneurs et de charmantes baigneuses venus des localités voisines et attendant les neuf heures du matin pour prendre le bain.

Enfin, le moment tant désiré arrive : nous endossons notre costume de baigneur et nous nous jetons hardiment dans ce flot qui semble nous appeler de sa voix harmonieuse et douce, pour nous faire jouir de tout le plaisir que nous nous étions promis.

Ce fut un moment délicieux que celui où notre corps, fatigué par une longue marche, se balançait sans peine sur cette onde azurée, soulevé doucement par de petites vagues qui venaient le caresser, comme pour l'engager à rester dans leur sein le plus longtemps possible.

Près de nous était un groupe d'enfants qui se culbutaient, se jetant de l'eau sur leur corps d'un blanc mat et faisaient entendre de petits cris perçants. Plus loin, quelques jeunes filles au teint carminé, très loquettes avec leur costume de marin qui laissait ressortir leur gorge admirable, découverte, plus blanche que l'albâtre, et leur tête entourée d'une espèce de turban, ce qui ne nuisait en rien à leur fraîcheur, se livraient à une sarabande effrénée sur la plage, ou s'abandonnaient nonchalamment au gré capricieux du flux et du reflux, qui tantôt les repoussait sur le rivage et tantôt les attirait au milieu des vagues.

Sur le bord de l'onde venant, une foule nombreuse se pressait pour admirer les allées et venues des baigneurs de tout sexe, les excitant du geste ou de la voix, les engageant à continuer encore leurs exercices si bien commencés, augmentant ainsi le bruit des lames qui venaient mollement se briser sur le rivage.

Au bout d'une heure, tout fut fini. Chacun s'apprêta à déjeuner sur le sable, à l'abri d'une tente qui nous garantissait des chauds rayons du soleil et à savourer l'excellente bouillabaisse que l'on avait fait préparer à l'hôtel.

On n'entendait plus alors que le léger bruit des vagues qui venait encore nous charmer de son magique concert, ou les propos joyeux des centaines de personnes qui étaient venues se promener à la mer.

Le soir, à deux heures, le même mouvement recommença avec le même entrain, plus gai et plus ravissant. Excités par nos amis, nous fîmes comme eux et nous partageâmes leur plaisir. Cela dura plus d'une heure, temps qui nous parut bien court et trop vite écoulé. Puis tout cessa brusquement et la foule dispersée insensiblement, après une journée si bien remplie.

Pour moi, je n'oublierai pas de longtemps cette agréable promenade, et je la recommencerai tous les ans, lorsque la saison sera arrivée. Heureux alors si mes amis peuvent en faire autant, car un plaisir partagé nous donne plus de satisfaction.

J. Martin.

Armissan (France) 1891.

LES TROIS FILLES

Comme il suivait la route ombragée de lilas et bordée de hailliers d'églantine, le jeune homme arriva à un carrefour, où trois chemins venaient aboutir.

Et, à la naissance de chaque chemin, il y avait une jeune fille.

La première était blonde, la seconde était brune, la troisième était rousse.

La blonde avait les yeux bleus, la brune avait les yeux verts, la rousse avait les yeux noirs.

La première tenait à la main une touffe de violettes. La seconde portait au corsage un bouquet d'oignons. La troisième avait aux dents une rose d'un rouge de sang.

La première était élancée, sa silhouette ondulante, pleine d'une grâce virginale, le regard pur, le front candide et son teint délicatement estompé des exquises transparences de la pudeur.

La seconde était grande, sa franche stature pleine d'une grâce sereine, le regard brillant, le front souverain, et son teint savoureusement velouté des joyeux reflets de la volupté.

La troisième était petite, sa pimpante tournure pleine d'une grâce provocatrice, le regard luisant, le front troublant, et son teint capricieusement avivé des subtils éclats de la coquetterie.

Et la première jeune fille dit au jeune homme :

— Je suis ta fiancée.

Je suis celle qui t'attend, craintive, depuis que son cœur timide s'est ouvert aux aspirations inconnues. Je suis celle que ta pensée fait tressaillir, et qui rougissante s'abandonnera à toi, le superbe vainqueur. Je suis celle qui t'environnera sans cesse de son affection, toi à qui elle a donné toute son âme. Je suis la compagne fidèle qui élèvera à ton foyer tes enfants, gage de notre indissoluble union.

Je suis ta fiancée, jeune homme.

Je t'aimerai toujours.

Et la seconde jeune fille dit au jeune homme :

— Je suis ta maîtresse.

Je suis celle qui t'attend curieuse, depuis que son cœur hardi s'est ouvert aux aspirations inconnues. Je suis celle que ta pensée agite, celle qui t'entourera un instant de son cœur, toi à qui elle a donné un peu de son cœur. Je suis la franche compagne qui partagera tes plaisirs, tant que durera notre passagère union.

Je suis ta maîtresse, jeune homme.

Je t'aimerai quelque temps.

Et la troisième jeune fille dit au jeune homme :

— Je ne suis ni ta fiancée, ni ta maîtresse.

Je suis celle qui ne t'a jamais attendu, car son cœur ne s'est jamais ouvert aux aspirations inconnues. Je suis celle que t'a pensée amuse, celle qui te torturera sans cesse de sa cruauté, toi qui n'amolliras jamais une des fibres de son âme. Je suis la perverse compagne qui te trompera tout le cours de notre lamentable union.

Je suis un être sans nom.

Je ne t'aimerai jamais.

Et le jeune homme regarda successivement les trois jeunes filles.

Et la première s'assit sur une pierre, et se mit à pleurer longuement.

Et la seconde eut un léger haussement d'épaules, et elle s'en alla lentement.

Et la troisième éclata d'un rire sonore, et elle s'enfuit.

Et le jeune homme s'élança à sa poursuite.

LÉON GANDILLOT.

PRIMES DU MOIS D'AOUT

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Georges Violette (\$5.00), 67, rue St-André ; F. U. Lavallée (4.00), 219, rue Berri ; Gédéon Roy, 35, rue du Champ-de-Mars ; Alexandre Dupuis, chez Dupuis frères, coin des rues Ste-Catherine et St-André ; R. Bérubé, 1940, rue Ste-Catherine ; L. A. Bergeron, 143, rue des Allemands ; J. Horace David, 239, rue St-Denis ; D. C. Gilmour, 91, rue St-Félix ; Félix Raymond, 339, rue Montana ; D. D. Montplaisir, 174, rue St-Dominique ; V. Marcell, 305, avenue Duluth ; P. Jodoin, 95, rue St-Hubert ; Wilfrid Gagnon, 58, rue Latour ; Dame Alphonse Demers, 137, rue St-Hypolite ; Ladislav Comtois, 215, rue Wolfe.

Québec.—Dame St. P. Groulx (\$10.00), 14, rue St-Flavien ; Napoléon Marois, 366, rue St-François ; Delle Marie-Louise Matte, 73, rue Sault-au-Matlot, Basse-Ville ; Delle Malvina Poutier, 255, rue Arago, St-Sauveur ; Delle Marie Lapointe, 12, rue Ste-Madeleine ; Cyrille Gingras, 159, rue Richelieu ; L. M. Goulet, 80, rue St-Anselme ; O. Lachance, 130, rue Lachapelle ; Romuald Lamontagne, 186, rue Richelieu ; Pierre Caron, 12, rue Fontaine, St-Roch ; Dame Arthur Lépine, coin des rues Richelieu et Tachereau, faubourg St-Jean ; Cercle Salaberry, coin des rues Fontaine et St-Jean.

Beauport, Québec.—F. X. Laplante.

St-Henri de Montréal.—Napoléon Charron, 209, rue St-Ambroise.

St-Cunégonde.—J. M. Tremblay, 113, rue Quesnel.

Pointe St-Charles.—Mme McCown, 77, rue Bourgeois ; J. O. Vallée, 534, rue Centre.

Trois-Rivières.—Lucien Carignan ; Alphonse Normand, 67, rue Bonaventure.

St-Hyacinthe.—Louis Plamondon ; Damien Bouchard ; C. D. Beauvais ; E. O. Provost.

Stanford.—Alphonse Bordeleau.

Fraserville.—Narcisse Gauvin.

St-Marguerite, Lac Masson.—Delle Marguerite Lajeunesse.

Sherbrooke.—A. Paradis.

Manchester, N. H.—Delle Lia Livernois (\$3.00), 351, rue Pine.

Houghton, Mich.—Mme Emma Vincent.

Oconto, Wis.—F. X. Brazeau.



ALEXANDRE III ALEXANDROVITCH,
empereur de toutes les Russies



MARIE FEODOROVNA, impératrice



NICOLAS ALEXANDROVITCH, tsarevitch,
grand-duc héritier.



GEORGE ALEXANDROVITCH,
grand-duc, 2^e fils du tsar.



MICHEL ALEXANDROVITCH,
grand-duc, 3^e fils du tsar.



GRANDES DUCHESSES XENIE-ALEXANDROWNA et
OLGA-ALEXANDROWNA, filles du tsar.



GRAND-DUC WLADIMIR ALEXANDROVITCH,
1^{er} frère du tsar.



MARIE-PAULOWNA, duchesse de Mecklenbourg,
femme du grand-duc Vladimir.



GRAND-DUC ALEXIS ALEXANDROVITCH,
2^e frère du tsar.



GRAND-DUC SERGE ALEXANDROVITCH,
3^e frère du tsar.



ELISABETH FEODOROVNA, princesse de Hesse et du
Rhin, femme du grand-duc Serge.



GRAND-DUC PAUL ALEXANDROVITCH,
4^e frère du tsar.



ALEXANDRA-GEORGIEWNA, princesse de Grèce,
femme du grand-duc Paul.



GRAND-DUC CONSTANTIN NICOLAÏEVITCH,
oncle du tsar.



GRANDE-DUCHESSE OLGA-CONSTANTINOVNA,
fille du grand-duc Constantin, reine de Grèce.



GRAND-DUC CONST. CONSTANTINOVITCH,
frère de la reine de Grèce



ELISABETH MAVRIKIEVNA, princesse de Saxe-
Altenbourg, femme du grand-duc Const. Constantinovitch.



GRAND-DUC NICOLAS NICOLAÏEVITCH,
cousin du tsar.



GRAND-DUC MICHEL NICOLAÏEVITCH,
cousin du tsar.



GRAND-DUC NICOLAS-MICHAÏLOVITCH,
fils du grand-duc Michel.

LA FAMILLE IMPERIALE DE RUSSIE

ROMAN CANADIEN INÉDIT

UN

AMOUR SOUS LES FRIMAS

(Suite)

La même rencontre se renouvela plusieurs fois. Alors ils ne cherchaient plus à mettre ces rencontres sur le compte du hasard. Il leur eût été bien inutile de dissimuler. Ils causaient comme deux amis ; quelquefois ils s'approchaient l'un de l'autre pour se montrer un objet quelconque, par un de ces manèges si communs aux amoureux, pour se frôler les mains ou le bout des doigts. Alors le malade et sa femme détournaient les regards pour mettre les amoureux à leur aise, feignant de ne pas s'apercevoir de leurs manœuvres.

Un jour Alfred et Marguerite étaient occupés à feuilleter ensemble pour la dixième fois peut-être un album de photographies placé sur la table devant eux.

Ils étaient si absorbés dans leur occupation qu'ils n'entendirent pas un coup léger frappé à la porte. Un des enfants courut ouvrir, et deux dames apparurent sur le seuil.

Alfred et Marguerite s'écartèrent l'un de l'autre, pas assez vite cependant pour ne pas être aperçus.

C'étaient Mme Spierling et Mme Spencer. — Comment, s'écria Mme Spencer, te voilà ici Marguerite ! Ne m'avais-tu pas dit que tu allais voir ton amie Amélie ?

Marguerite, surprise, sentait la rougeur lui monter au front. Elle fit cependant assez bonne contenance sous le feu des regards maternels, et elle répondit sans hésitation :

— C'est vrai, mais en chemin, j'ai pensé que Amélie, n'était pas libre à cette heure-là, car elle prend sa leçon de musique ; alors, comme j'étais sortie, je suis venue ici.

— Bien, bien, fit la mère d'un ton d'incrédulité, et en regardant Alfred d'une manière curieuse.

Celui-ci frémit intérieurement sous ce regard froid et inquisiteur. Il se sentait gauche et embarrassé. Il voulait partir et cependant il ne voulait pas se sauver comme un écolier pris en flagrant délit. Pour se donner une contenance, il s'avança vers le malade et lui adressa quelques paroles ; puis, disant un adieu général à toutes les personnes présentes, il sortit.

Une fois dans la rue, il put respirer un peu et il essaya de rassembler ses idées en désordre. La colère grondait en lui, il la sentait comme un fer rouge sur ses joues brûlantes. Elle montait au cerveau et y tourbillonnait comme dans une fournaise.

Décidément il n'avait pas de chance. Toujours des difficultés, toujours des obstacles sur le chemin de son amour. A la façon dont ces dames avaient regardé Marguerite et dont sa mère lui avait parlé, il n'y avait plus de doute que la jeune fille serait surveillée plus activement et qu'il ne pourrait plus la revoir chez le marin. Tout était contre lui. Ne valait-il pas mieux abandonner de suite un amour sans espoir ? Puis, comme le naufragé, il s'accrochait à la moindre épave. Tout pouvait changer avec le temps. D'ailleurs n'était-il pas certain de l'amour de Marguerite. Ce mot n'était jamais venu sur leurs lèvres dans les courts entretiens qu'ils avaient eus ensemble. Mais qu'importent les mots ? Les lèvres ne parlent pas seules. Les regards, les serremments de mains ne sont-ils pas le langage le plus expressif du cœur, d'autant plus expressif qu'il semble plus gauche, plus timide et plus réservé ?

Alfred allait ainsi par les rues de la ville, au hasard, sans but, éprouvant le besoin de marcher, de se mouvoir. Tout-à-coup, sans bien s'en rendre compte, il se trouva à la porte d'une église.

C'était un édifice en briques rouges. La façade était flanquée de deux tourelles qui dressaient leurs flèches pointues au-dessus de la croix surmontant le triangle placé au-dessus de la porte. Celle-ci n'avait rien de bien remarquable, avec ses deux battants en bois massif s'ouvrant sous un plein-cintre vitré. L'aspect général était triste et morne ; le rouge uniforme de la brique jetait partout sa note sombre.

Alfred cependant s'arrêta avec plaisir devant cette église. Il se sentait un peu las, il avait besoin de repos, et puis un aimant l'attirait vers ces murs.

C'était là que plus d'un soir il avait contemplé Marguerite dans le recueillement de la prière. Dieu, sans doute, lui pardonnait ces pensées profanes, dans son temple, si toutefois il y a quelque chose de profane dans la contemplation d'une de ses œuvres les plus admirables, d'un de ses anges les plus beaux et les plus purs. Il lui semblait que dans cette enceinte devait encore flotter quelque chose d'elle, comme un parfum délicieux dont son esprit se grisait. Assis près de la porte, il la voyait à son banc dans une attitude recueillie, les yeux sur son livre ou le front penché dans la prière.

Le silence de l'enceinte religieuse n'était troublé que par le mugissement du vent au dehors ; et il lui semblait entendre parfois des flots d'harmonie céleste rouler sous les voûtes sacrées, ou des bruissements d'ailes angéliques effleurer les parois du temple. Puis un désir lui vint de voir de plus près, de toucher la place où se tenait Marguerite, et il entra dans son banc.

Cependant la porte venait de s'ouvrir et un homme était entré dans l'église.

Le charme était rompu. Alfred, craignant que sa présence à cette heure dans cette enceinte ne parût insolite, en sortit au bout de quelques instants.

Il se mit à errer de nouveau par les rues presque désertes.

Le vent soufflait assez fort et lui bleuissait le visage. Mais il ne sentait rien de tout cela. Il allait toujours droit devant lui, sans but, tout entier à ses pensées.

Tout à coup, au détour d'une rue, il se trouva en présence d'un convoi funèbre qui s'acheminait lentement au cimetière. D'abord, le corbillard avec ses chevaux tout caparaçonnés de noir, puis une longue file d'hommes marchant deux à deux comme des pensionnaires en promenade, puis un défilé de traîneaux allant au pas dans la neige. C'était une longue ligne noire s'allongeant lentement sur la blancheur du sol.

D'ordinaire Alfred n'était pas superstitieux, mais dans les dispositions d'esprit où il se trouvait, présentement, il ne put s'empêcher de considérer cette rencontre comme de mauvais augure. Un instant, il eut même la pensée de suivre cet enterrement jusqu'au cimetière là-bas, où vont s'effondrer nos illusions et nos espérances, aboutir tous nos projets. Et il songeait :

Est-ce donc là la vie ? Faut-il se créer tant de soucis pour en arriver à la tombe. Pourtant il était trop jeune pour se livrer ainsi à la désespérance. Il avait bien le temps sans doute de songer à la mort.

Maintenant, il longeait les quais.

A cette époque de l'année, toute navigation était interrompue, les bords de la rivière étaient déserts et les bassins vœux de leurs navires. Le port n'était qu'une vaste surface gelée, un plancher de glace d'une rive à l'autre, de trois à quatre pieds d'épaisseur.

A peine sur les bords quelques barques prises dans une ceinture de glace, et élevant vers le ciel leurs vergues dénudées comme en signe de détresse. Là-bas une bande d'enfants en patinant sur la glace glissait comme une troupe de cygnes sur la surface tranquille d'un lac. Une double ligne, légèrement sinueuse, de branches de sapins plantées dans la glace marquait la route d'une rive à l'autre. De lourds traîneaux chargés de personnes et de marchandises se croisaient dans les deux sens.

Sur la rive opposée, il apercevait de légères ondulations de sapins noircis par l'éloignement.

De tous côtés la vue embrassait une vaste étendue

due blanche coupée çà et là de points et de lignes noires sous le dôme grisâtre du firmament, comme un immense écriin de satin parsemé de bijoux. Alfred s'arrêta longtemps devant ce tableau dont le calme et la monotonie étaient si bien en harmonie avec ses pensées.

Il alla un peu plus loin. Là, la scène était plus animée. Des cris joyeux se faisaient entendre. Toute une bande de jeunes gens, garçons et filles dégringolaient en toboggan sur une pente douce qui descendait à la rivière. Alfred s'était à peine arrêté pour observer ce curieux spectacle qu'il s'entendit appeler par une voix flûtée.

— Monsieur Alfred, vous arrivez juste à point. Venez ici, il y a une place pour vous.

Qui pouvait être cette jeune fille qui l'appelait ainsi ? Il ne la reconnut pas tout d'abord, et à cette heure il eût voulu voir bien loin l'importune qui venait l'arracher à ses méditations. Pourtant, il fit bonne contenance et s'avança vers elle. C'était Annie Barley.

Elle alla au devant du jeune homme en lui tendant la main avec cette simplicité et cette franchise d'allures si admirables chez les femmes anglaises :

— Voulez-vous me faire l'honneur d'accepter une place dans mon toboggan ?

— Certainement, mademoiselle, vous êtes trop aimable ; et j'aurai aussi l'honneur, je suppose, fit-il en riant, de remonter votre toboggan au haut de la côte ?

— Si vous le désirez, c'est un honneur que vous partagerez avec mon frère.

En effet, le gamin s'était déjà attelé au véhicule et commençait à le tirer dans son mouvement ascensionnel.

Alfred s'attela à côté de lui et tous deux commencèrent à gravir la côte. La jeune fille les suivait derrière le toboggan. Des groupes les précédaient et d'autres venaient après tandis que le reste dégringolait sur la pente glacée. Cela formait un circuit ovale très allongé, toujours mouvant, sans cesse changeant, comme un long chapelet s'allongeant sur la neige, avec un égrenage de rires et de notes perlées.

D'un côté, on eût dit des bateliers, traînant leur canot échoué sur le rivage, de l'autre côté des esquifs légers emportés à toute vitesse sur les eaux d'un torrent impétueux.

Arrivés au haut de la pente, ils montèrent dans le toboggan qui, aussitôt, se mit à descendre ; puis ils recommencèrent leur ascension. Alfred, tout d'abord contrarié de cette rencontre, se prenait maintenant à moins la regretter. L'exercice lui faisait du bien, il éprouvait du plaisir à se sentir entraîné comme dans un tourbillon. L'air frais, en lui fouettant la figure, chassait peu à peu de son esprit les pensées sombres et lugubres. Maintenant, il était presque reconnaissant à la jeune fille de lui avoir procuré cette diversion.

Dans leur descente vertigineuse, elle était placée devant lui, le buste penché en arrière. Le vent soufflant dans sa chevelure blonde faisait envoler des mèches folles sous sa toque de fourrures gracieusement posée sur l'oreille. Puis, quand ils remontaient, il se retournait bien souvent pour lui adresser un mot gracieux auquel la jeune fille répondait par un fin sourire, montrant ses blanches dents.

Ils redescendaient peut-être pour la dixième fois la pente glacée, lorsque tout à coup un toboggan, qui les suivait de tout près, vint heurter rudement le leur et le renversa. Annie poussa un grand cri, elle était évanouie. Alfred se releva et se mit à lui frotter les poignets et les tempes avec de la neige. Elle était très pâle. Il la prit dans ses bras et la transporta un peu plus loin, où il l'adossa contre un tas de neige.

Cependant tous les tobogganistes étaient accourus et formaient le cercle autour d'eux, d'un air de curiosité émue. Tous parlaient à la fois et émettaient leurs avis sur ce qu'il y avait à faire. D'autres, joignant l'action à la parole, aidaient de leur mieux à ramener la malade. Celle-ci ne remuait pas. Alfred la regardait avec la tendresse inquiète d'une mère.

LOUIS TESSON.

A suivre



La Gitane se cambra et bondit dans le cercle formé autour d'elle.—Page 341, col. 3

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 26 SEPTEMBRE 1891

CARMEN

PREMIERE PARTIE

(Suite)

Nous l'avons dit, lorsque l'escogriffe au bandeau noir se servait de sa voix pour parler, cette voix rappelait l'abolement enroué d'un chien de carton ; lorsqu'au contraire il en faisait usage pour chanter, elle se métamorphosait miraculeusement et devenait une remarquable voix de ténor.

Quant à la jeune fille, des notes de cristal et d'argent, des notes aillées et d'une suavité incomparable, s'élançaient sans effort de son gosier, comme des fusées mélodieuses.

La séguedille obtint le plus grand succès.

Les joueurs les plus forcenés oublièrent pour un instant la loteria ; et les amateurs du *monte* quittèrent la pièce voisine et s'entassèrent dans la première salle afin de mieux entendre.

A la séguedille succéda une ariette chantée par la jeune fille seule avec un accompagnement de la mandoline faible et doux ; tissu diaphane sur

lequel la *Fouvette de la Havane* semait des broderies éblouissantes.

Après l'ariette vint un morceau singulier et auquel il nous serait impossible de donner un nom. C'étaient des paroles inintelligibles, tantôt déclamées, tantôt chantées sur un air inconnu, mélange inouï de mélancolie et d'ardeur, ressemblant parfois aux soupirs exhalés d'un cœur qui se brise, et parfois aux brûlants appels de la passion en délire.

Cet air était naïf sans doute, inhabile à coup sûr. La chanteuse en fit un chef-d'œuvre. On eût dit, en l'écoutant, que ses yeux pleuraient de vraies larmes, puis, sans transition, que le feu de son cœur jaillissait de ses lèvres et tombait sur ses auditeurs en gerbes d'étincelles.

La chanteuse voilée fut applaudie avec frénésie. Elle salua gracieusement les dilettanti bronzés qui lui faisaient cette ovation. Sous la dentelle épaisse on put deviner le rayonnement de ses yeux humides. Ses lèvres s'écartèrent dans un sourire, dévoilant des perles sans défaut enchâssées dans un écrin de corail rose.

L'escogriffe, pour laisser à sa compagne un instant de repos, fit alors quelques imitations burlesques de cris, de glapissements, de miaulements, de bourdonnements.

On rit en l'écoutant, mais, en somme, ce ne fut qu'un demi-succès. On attendait avec impatience le *boléro sévillanais* que la baladine devait danser immédiatement après ce court intermède.

Le borgne repoussa son large sombrero d'un air cavalier, vers le côté droit de sa tête anguleuse. Il prit une attitude, posant son pied gauche sur un escabeau et élevant son tambour de basque au-dessus de sa tête.

Le jeune fille s'était débarrassée de sa mandoline et déjà ses castagnettes d'ébène cliquetaient à ses doigts mignons, déjà ses petits pieds piaffaient sur le sol avec une nerveuse énergie.

L'escogriffe frappa le parchemin, les castagnettes babillèrent, la baladine se cambra et, faisant ployer son buste sur ses larges hanches avec un *morbidezza* enivrante, elle bondit dans le cercle formé autour d'elle et commença les évolutions chorégraphiques de cette danse hardie et fiévreuse que tout le monde connaît aujourd'hui et qu'il ne nous est, par conséquent, ni permis ni possible de décrire.

Quand la jeune fille se fut arrêtée, une clameur unanime s'éleva, clameur si haute, si impérieuse, qu'elle ressemblait à un ordre ; les spectateurs, d'une voix unanime, demandaient un nouveau boléro.

La baladine sourit. Elle appuya sa main sur son cœur en témoignage de reconnaissance et de soumission.

Elle prit une rose attachée aux plis de son voile. Elle se déchaussa, avec un geste gracieux, de l'un de ses petits souliers blancs aux cocardes rouges. Elle plaça la feuille de rose entre son talon nerveux et la semelle intérieure de cette coquette chaussure dans laquelle son pied de nymphe ou de fée reprit sa place. Elle agita ses castagnettes, l'escogriffe heurta son tambourin, et le boléro recommença de plus belle.

Lorsqu'il fut achevé pour la seconde fois, la baladine se pencha pour se déchausser de nouveau et se redressa bientôt en élevant triomphalement au-dessus de sa tête la feuille de rose, aussi fraîche, aussi veloutée que cinq minutes auparavant.

Un tonnerre d'applaudissements retentit.

Havanais, Mexicains, gens de la Martinique ou de Saint-Domingue, capitaines négriers et colons de la Floride, tous, en un mot, auraient volontiers porté la baladine en triomphe, et leurs regards, en se fixant sur elle, dégageaient une électricité plus que suffisante pour établir des communications télégraphiques entre la Havane et Paris si le télégraphe électrique avait existé en 1770.

Sous le feu croisé de ces regards, la danseuse voilée semblait dans son élément comme la salamandre au sein d'un brasier.

Parmi tous les hommes entassés dans la salle de la maison de jeu, il en était un dont les sensations différaient par plus d'un point de celles de ses compagnons.

Avons-nous besoin de désigner le jeune Français ?

Ceux-là sentaient le sang monter à leurs tempes et bouillonner dans leurs artères que gonflaient de grossiers desirs.

Celui-ci, devenu plus pâle, écoutait battre son cœur.

.....
Cependant la séance était finie.

Le borgne à la longue épée quitta la posture prétentive que nous avons précédemment décrite.

Il souleva de quatre pouces son gigantesque sombrero, et, ployant à quatre reprises sa longue et maigre échine, il salua à gauche et à droite, en avant et en arrière.

Cette quadruple salutation accomplie, il prononça, de sa voix de polichinelle enrhumé, les paroles suivantes que nous ne saurions reproduire d'une façon trop exacte et trop consciencieuse :

« Senors, hidalgos et seigneuries, puisque nous avons su conquérir les suffrages d'amateurs éclairés comme vous, cette soirée est la plus belle de notre vie !... Nos faibles efforts sont trop payés par vos bravos, une telle récompense est au-dessus de nos mérites, elle nous paraît cent fois plus précieuse que tout l'or de la terre et nous voudrions pouvoir n'en point réclamer d'autres... Mais, hélas ! il faut vivre !... La senora que voici, et moi (qui suis votre bien humble serviteur), nous ne rougissons pas de notre honorable pauvreté et nous acceptons avec orgueil et reconnaissance l'obole tombée des nobles mains qui nous applaudissaient tout à l'heure... Allons, senora, une ! deux !... pan !... pan !... et en avant la quête !... »

La jeune fille glissa promptement ses castagnettes dans la poche de sa jupe, et de cette même poche elle sortit une sébile d'étain, assez semblable à celles que les caniches des aveugles tiennent si gaillardement à leur gueule.

Ensuite, légère, pimpante, provoquante, elle se glissa entre les petites tables, à la façon des chanteuses des modernes cafés-concerts parisiens, sans prononcer une seule parole, et elle présenta successivement sa sébile à chacun de ses auditeurs.

Les réaux se mirent à pleuvoir drus comme grêle, et de loin en loin, des piastres s'y mêlèrent, opulente offrande de quelques joueurs favorisés par une heureuse veine.

L'œil vitreux du borgne suivait à distance cette ample récolte et roulait dans son orbite avec des rayonnements prodigieux.

La baladine n'avait encore exploré que la moitié du cercle, et déjà la sébile était remplie jusqu'aux bords.

Elle revint auprès de son compagnon qui tendit son vaste et profond sombrero dans lequel roula bruyamment la pluie métallique.

« Ah ! caramba ! murmura le borgne d'un air radieux, tandis que la jeune fille recommençait sa tournée, caramba !... caramba !... »

Le jeune Français se tenait toujours debout à côté de la table ou plutôt du comptoir sur lequel le croupier achevait sa banque interrompue et enveloppait de papier les piles de larges onces d'or.

Au moment où la baladine s'approcha, l'une de ces piles était encore à découvert et le croupier se disposait à l'empaqueter comme les autres.

Le Français prit du bout des doigts trois des pièces éblouissantes et les laissa tomber dans la sébile.

La jeune fille, étonnée de cette générosité inat-

tendue et qui dépassait tellement les bornes des largesses habituelles, regarda fixement le Français pendant quelques secondes, elle inclina doucement la tête en souriant avec une expression enivrante, puis, par un geste brusque et charmant, elle saisit la main qui venait de se montrer si libérale envers elle, et, sur cette main, elle appuya ses lèvres.

Le Français n'était point encore revenu de sa surprise, et, disons-le, de son éblouissement, que déjà la baladine avait fait quelques pas en continuant sa ronde, et qu'elle se trouvait en présence d'un personnage de mine un peu plus suspecte dont les sourcils s'étaient froncés au moment où la jeune fille baisait la main du Français.

Ce personnage, de haute taille et d'une maigre qui faisait ressembler son corps à une préparation ostéologique, paraissait laid, même à côté de l'in vraisemblable laideur du musicien borgne.

Sous les rebords à demi brisés d'un vieux chapeau lampion enfoncé sur l'oreille droite et penché en avant jusque vers les sourcils, on voyait étinceler des yeux caves qui semblaient, dans la pénombre, phosphorescents comme ceux d'un chat.

La tête était petite, avec de grands traits anguleux et un menton réalisant le problème d'être tout à la fois pointu et carré. Deux longues moustaches noires, semblables à celles que portaient messieurs les gardes françaises, moustaches soigneusement astiquées et retroussées en crocs, dominaient à cette basse et vilaine figure un aspect que ne démentait point un ajustement presque militaire qui devait paraître bien lourd sous le climat étouffant de la Havane.

L'habit de drap rouge offrait des vestiges de galons d'or faux, noirs et terni. La culotte était d'un drap jadis blanc, et de longues guêtres noires venaient la rejoindre un peu au-dessus du genou.

Une rapière plus monumentale encore que celle du musicien caressait les mollets de l'homme aux moustaches, où plutôt la place où ces mollets auraient dû se trouver.

La baladine, nous l'avons dit, s'arrêta en face de l'individu presque effrayant que nous venons de décrire et lui présenta sa sébile.

« Eh ! la fauvette, dit-il en saisissant la jeune fille par le poignet, j'ai quelque chose de mieux qu'une aumône à te proposer... »

—Quoi donc ? demanda la quêteuse sans manifester la moindre inquiétude et sans chercher à se dégager.

—Un marché.

—Lequel ?

—Tu viens de baiser la main qui t'avait donné trois onces ?

—Oui. Après ?

—Eh bien ! moi, je t'offre cent piastres pour un baiser sur ma joue.

La baladine secoua la tête.

« Tu refuses !... s'écria l'homme à l'habit rouge.

—Oui.

—Peut-être crois-tu que je n'ai pas cent piastres à te donner ?... Tiens, regarde... Je suis riche... »

Il tira de sa poche une longue bourse de soie. A travers les mailles on vit étinceler les onces mexicaines et les quadruples espagnols.

« Et maintenant, ajouta-t-il, veux-tu ?

—Non.

—Pourquoi ?

—Parce que je ne vends pas mes baisers.

—Si tu ne les vends pas, tu les donnes !

—C'est possible, mais que vous importe ?

—Il m'importe beaucoup, car je vais avoir pour rien ce dont tu ne veux pas recevoir le prix... »

Et le hideux personnage allongea ses bras gigantesques pour saisir la baladine et pour l'embrasser de force.

La jeune fille se jeta violemment en arrière, afin d'éviter la hideuse étreinte. Dans son mouvement de recul elle lâcha sa sébile dont le contenu roula sur le plancher et disparut sous les tables. En même temps, elle cria :

« A l'aide, mon frère !... défends-moi... »

Le géant répondit à cet appel par un ricanelement, et souleva la baladine malgré ses efforts désespérés.

L'homme à l'habit rouge avait saisi la baladine par la taille, et, sans se préoccuper de sa résistance, au risque même de briser les bras charmants qu'elle arc-boutait contre sa poitrine pour se dégager, il la rapprochait de plus en plus de son visage.

La galerie trépidait d'aise et riait aux éclats de cette lutte dont le résultat était prévu d'avance.

Il devenait évident que, quelques secondes plus tôt ou quelques secondes plus tard, la figure osseuse et moustachue du bandit toucherait le divin et pâle visage de la pauvre fille, qui répétait d'une voix suppliante :

« A l'aide, mon frère !... viens à mon aide... »

Mais en ce moment le musicien borgne avait tout autre chose à faire qu'à venir au secours de sa sœur dont le péril, sans doute, ne lui paraissait pas bien sérieux.

Il s'était jeté à quatre pattes sur le plancher (qu'on me passe cette expression vulgaire mais expressive) et il s'occupait avec zèle et assiduité à ramasser les réaux et les piastres épars sous les guéridons et sous les escabeaux. Il se préoccupait surtout de retrouver les trois onces d'or données par le Français et qui se dérobaient obstinément à toutes ses recherches.

« Ah ! caramba ! murmurait-il d'un ton piteux en explorant les coins et les recoins de la vaste salle, caramba ! seraient elles décidément égarées ! oh ! malheur ! quelle sottise que cette Carmen ! Refuser d'un seul coup cent piastres sonnantes et perdre trois onces d'or ! sans compter les réaux ! ah ! caramba ! »

La baladine, que désormais nous appellerons Carmen, puisque nous savons maintenant qu'elle se nommait ainsi, était à demi vaincue. Ses joues veloutées comme les pétales des belles fleurs des tropiques allaient subir l'odieuse contact des lèvres du géant, et ce dernier, riant d'un rire de faune, s'appropriait à soulever la voile qui cachait en partie le visage de sa victime.

« Que ceci vous serve de leçon, la fauvette ! s'écria-t-il, ce qu'on ne veut ni me vendre ni me donner, je le prends !... »

—Pas toujours ! répondit une voix brève et que la colère faisait trembler ; la voix du Français, qui, poussé par une force irrésistible, venait de s'avancer jusqu'auprès du bandit et du bout de son doigt lui touchait l'épaule.

Le géant tressaillit, et, laissant tomber un regard dédaigneux sur son adversaire, qu'il dominait de toute la tête, il demanda :

« Qu'est-ce à dire ? »

—Senor, reprit le Français, celui-là est un lâche qui n'a pas honte de violenter une femme, que ceci vous serve de leçon, ainsi que vous le désirez vous-même à l'instant ! lâchez cette jeune fille !

—Un ordre ! Dieu me damne ! Je crois que c'est un ordre !

—Positivement.

—Savez-vous bien à qui vous parlez ?

—Je sais que je parle à un drôle que je vais châtier avant une minute s'il ne m'obéit pas à l'instant !... »

—Je suis don Ramirez Mazatlan, colonel dans l'armée mexicaine !

—Quand vous seriez le diable, je vous ordonne de lâcher cette jeune fille.

—Et si je refuse ?

—Je vous passerai mon épée au travers du corps, tout simplement. Vous voyez que je suis pour les mesures énergiques... »

Tout en parlant le Français avait tiré du fourreau sa petite épée damasquinée à poignée de vermeil.

A la vue de cette arme de parade, coquette, mais inoffensive en apparence, le géant Ramirez eut un accès de rire éclatant.

« Jeune homme, dit-il ensuite avec une expression souverainement méprisante, rengainez cette aiguille à tricoter et souvenez-vous qu'un colonel mexicain ne ferait de vous qu'une bouchée !... »

—Prenez garde à vous, señor colonel !... l'aiguille à tricoter est pointue, et, quoique vous

soyez un maigre gibier, elle ne dédaignera pas de vous embrocher ! pour la troisième fois je vous ordonne de lâcher cette jeune fille, et, foi de gentilhomme français, je ne répéterai plus !”

Ramirez ricana au lieu de répondre.

Le Français reprit :

“ Une fois !... deux fois !... trois fois !... Vous ne voulez pas ?... non ?... bon ?... ”

La petite épée fouetta l'air en sifflant, fit dans le plastron de l'habit rouge une étroite boutonnière, non prévue par le tailleur, et mordit légèrement de sa pointe acérée la poitrine décharnée et velue du prétendu colonel. Ce dernier poussa un cri aigu, accompagné d'un épouvantable blas phème ; il lâcha brusquement Carmen et il dégringola sa formidable rapière en hurlant de toutes les forces de sa voix rauque et cavernueuse :

“ Recommande ton âme au diable, je te le conseille, car tu es un homme mort !... ”

— Permettez-moi d'en mourir jus qu'à preuve contraire, *senor Ramirez Mazatlan*, colonel mexicain... ” répliqua le Français d'un ton railleur en se mettant en garde.

Carmen échappant à l'étreinte du géant, retomba parfaitement d'aplomb sur la pointe de ses petits pieds.

A la vue de ses armes prêtes à se croiser elle ne put retenir un cri de terreur, et ne se souvenant sans doute pas qu'elle était l'unique cause du combat qui s'engageait, ou peut-être au contraire s'en souvenant trop et craignant que la victoire ne restât à la plus longue épée, elle sortit précipitamment de la salle, de la maison et du jardin, sans que personne ne songeât à la suivre, excepté son frère, qui venait enfoncé à trouver les trois onces d'or dont la perte lui causait une douleur si vive.

L'enthousiasme et la curiosité des spectateurs ne connaissent plus de bornes depuis que les deux épées nues se trouvaient en présence.

Un intermède sanglant et gratuit, succédant aux chants et aux danses de la baladine, quelle fortune !... que de plaisirs dans une seule soirée !

Personne, j'ose l'affirmer, ne songeait aux cartes du *monte* et aux numéros de la *loteria* et ne donnait un regret aux parties interrompues.

On ne se contentait plus de former un cercle autour du Mexicain et du Français, on montait sur les chaises et même sur les guéridons afin de mieux jouir du spectacle.

Les croupiers venaient d'enfermer dans de solides tiroirs leurs piles d'argent et d'or et rien ne devait les distraire des péripéties du duel imminent.

Don Ramirez, en voyant le Français tomber en garde avec une agilité et une précision qui dénotait un maître en fait d'armes, fit un pas en arrière et ses yeux clignotants et phosphorescents exprimèrent l'indécision et l'inquiétude, mais un regard jeté sur sa *colichemarde* et sur l'aiguille à tricoter de son adversaire le rassura complètement.

Il agita au-dessus de sa tête, d'un air de capitaine, la lame demeurée de sa brette que maculaient en maint endroit de larges taches de rouille, et il dit tout en frappant des appels réitérés avec le pied droit :

“ Approche, si tu l'oses !... ”

— Je vous attends, *senor colonel mexicain*... répliqua le Français.

— C'est à dire que tu recules !... ”

— Non pas... j'avance, au contraire, et vous le voyez bien... ”

En prononçant ces derniers mots le jeune homme, se courbant à demi, bondit en avant, passa comme un éclair sous la lame menaçante de la *colichemarde*, et d'un coup droit de sa petite épée il fit sauter un des boutons dorés de l'habit rouge et pratiqua une nouvelle boutonnière, douceuse quoique peu nouvelle, non pas dans l'étoffe, mais dans la chair.

Eperdu de surprise et de frayeur, le Mexicain, dont l'arme gigantesque n'avait rencontré que le vide, voulut battre en retraite. Il rompit de deux ou trois pas, se heurta sur un guéridon placé derrière lui, perdit l'équilibre, roula sur le sol tout à la renverse, au milieu des éclats de rire frénétiques de l'assemblée, se releva, écumant de rage, et balbutia d'une voix que la fureur rendait à peine distincte :

“ Il y a trahison !... le coup n'est pas loyal ! ”

— En quoi, s'il vous plaît, *senor colonel* ? demanda le Français qui n'avait pu se défendre de partager l'hilarité générale.

— Nous nous battons à l'épée et vous m'avez frappé comme on frappe avec un couteau !... ”

— Trouveriez-vous, par hasard, mon arme avantageuse et voudriez-vous l'échanger contre la vôtre ?... J'y consens de tout mon cœur... ”

Les éclats de rire redoublèrent.

“ Enfin, continua le Français, de quoi vous plaignez-vous ?... ”

— L'espace me manque ici... Je ne suis point un pantin de carton, pour me battre dans une boîte. J'ai mes habitudes, l'épée à la main... j'aime à avoir rompre de quelques semelles... ”

— Oui, je crois, en effet, *senor colonel*, que vous rompez assez volontiers... et vous venez de nous en donner la preuve en risquant à l'instant de vous rompre les reins, pour avoir trop ramé... ”

— Est-ce une raillerie ? demanda Ramirez en grinçant les dents

— Eh ! mon Dieu ! peut-être bien... rien ne vous empêche de le prendre ainsi... ”

— Je me vengerai !

— Quand il vous plaira.

— A l'instant !

— Soit, mais défiez-vous !... Si vous recommencez vos exercices de tout à l'heure, ce n'est pas seulement au visage que vous serez atteint ! D'ailleurs pour vous prouver tout mon désir de vous être agréable, je vous fais une proposition... ”

— Et c'est ?... ”

— De passer au jardin pour y continuer cette conversation... Là, du moins, rien ne vous empêchera de rompre tout à votre aise !

— Soit !... Allons au jardin, et prenez garde à vous !... ”

— Vous vous trompez, *senor colonel*, c'est à vous qu'il faut prendre garde... à vous qui, dans votre imprudente valeur, trouvez moyen de vous faire blesser à la fois par devant et par derrière !... ”

On applaudit ces paroles ironiques comme on avait applaudi le chant et la danse de la baladine. Ramirez écumait.

Les deux adversaires gagnèrent le jardin, et tous les hôtes de la maison de jeu, sans exception, le suivirent et se groupèrent sur les pelouses afin de ne perdre aucun détail des péripéties du combat.

Le Français et le Mexicain se placèrent de nouveau en face l'un de l'autre sous un grand arbre dont les branches supportaient des lanternes de papier peint. Une douce et faible lumière les éclairait sans les éblouir.

Ramirez, à peine en garde, se mit à décrire avec son épée le moulinet le plus bizarre et le plus terrible ; la rapière géante allait et venait avec une incroyable vélocité, fendait l'air dans tous les sens en sifflant ainsi qu'une vipère.

Le Mexicain espérait, grâce à cette manœuvre et à la longueur de son arme, atteindre son adversaire à distance, tout en l'empêchant de s'approcher.

Mais il avait compté sans la science du Français en fait d'escrime, et surtout sans sa prodigieuse agilité. Le jeune homme, souple et adroit comme un farfadet, évitait avec une extrême facilité la lourde masse de fer qui le cherchait sans cesse et ne le trouvait jamais ; il était tantôt à gauche, tantôt à droite, tantôt en face, partout enfin où la *colichemarde* ne frappait pas.

Par cette tactique il laissait Ramirez se fatiguer vainement, ce qui ne tarda guère, et lorsque les mouvements du long bras engourdi furent moins rapides, et plus saccadés, le Français plongea sous le fer pour la seconde fois, ainsi qu'il l'avait fait déjà dans la maison, et l'épée de parade sillonna la joue droite du géant mexicain.

En sentant cette nouvelle blessure, qui n'offrait d'ailleurs pas plus de gravité que la première, le colonel perdit la tête et se crut perdu.

Au lieu de se remettre en garde, il pirouetta sur ses talons et se rapprocha, par d'immenses enjambées, de la porte qui donnait dans la rue.

Le Français le poursuivit en criant :

“ *Vamos, cobardo !* ce qui veut dire en bon français : *Allons donc, lâche !* ”

Le Mexicain n'en courut que plus vite, des applaudissements moqueurs et des huées retentis-

saient sur tous les points du jardin ; le nègre Jupiter lui-même se permettait de répéter à tue-tête :

“ *Vamos, cobardo ! vamos !...* ”

Au moment d'atteindre la porte, Ramirez sentit, tout près de ses reins, la pointe de la petite épée. La terreur l'aveugla ; il ne sut plus distinguer l'issue si ardemment convoitée par lui.

La petite épée touchait les basques de l'habit rouge ; une seconde d'hésitation compromettrait notablement les parties les plus charnues de la maigre personne du colonel.

Ses jarrets d'acier plièrent sous lui ; il prit son élan avec une vigueur surprenante que centuplait l'effroi ; d'un bond il franchit la haie vive qui clôturait le jardin, et il se trouva dans la rue déserte.

Mais il était trop tard... La petite épée frémissante avait ouvert un large sillon, en un endroit que nous devrions nous abstenir de signaler.

Don Ramirez Mazatlan, colonel mexicain, venait de conquérir une de ces blessures dont les cicatrices ne sont pas précisément des certificats d'héroïsme !... ”

Désormais il possédait le droit de dire, à peu près comme le marquis de Mascarille dans les *Précieuses ridicules*, en mettant la main sur les aiguillettes de son haut-de-chausses :

“ Je vais vous montrer la trace d'un furieux coup d'épée, qui m'aurait pu frapper au cœur... si je n'avais eu le dos tourné... ”

Lorsque le colonel eut disparu dans les ténèbres par-dessus la clôture si vigoureusement franchie, les joueurs, rassemblés pour assister au combat dont le burlesque dénouement trompait cruellement leur attente, poussèrent une immense clameur pareille à celles qui s'élèvent des les cirques espagnols lorsque les tauraux épouvantés reculent dans l'arène au lieu de se précipiter avec une rage faribonde sur les picadores à cheval et la lance à la main.

Cette unanime et multiple exclamation de colère et de mépris fut si violente que les grandes chauves souris vampires qui frôlaient du bout de leurs ailes membraneuses les lanternes suspendues aux arbres, s'envolèrent épouvantées pour ne plus revenir de la nuit.

A suivre

LES GRANDES PARTIES DE JEUX

Les parties de Baseball, le grand jeu national américain, en ce moment, battent leur plein aux Etats-Unis, le grand anglais, le Cricket. Et il est opportun de rappeler les paroles d'un champion célèbre : M. Louis Rush, 49, Preston st., Détroit, Mich., E. U. A., écrit : En lançant la balle, je me suis foulé un bras. Deux applications d'Huile Saint-Jacob m'ont guéri. Si vous voulez être prêt pour le lendemain, essayez-la.

TOUX ET BRONCHITES

On attache pas toujours assez d'importance aux refroidissements auxquels on peut être sujet tous les jours à cette saison de l'année. Il arrive par conséquent qu'on est à chaque instant en proie aux rhumes et aux bronchites. Or, après avoir eu le tort de se laisser refroidir de manière à se rendre malade, il arrive trop souvent qu'on ait le tort non moins grand de ne pas se soigner, s'exposant par là à laisser s'aggraver le mal à tel point qu'il faille en plus garder la maison et même prendre le lit. Rien de plus facile que d'avoir raison de ces indispositions de leur apparition. Il s'agit simplement d'employer le Vin à la Crésote de Hêtre du Dr Morin qui obtient partout des succès d'autant plus grands que ses effets sont plus bienfaisants.

DRS MATHIEU & BERNIER

CHIRURGIENS-DENTISTES

Coin des rues Champ-de-Mars et Bonsecour

Extraction de dents sans douleur avec les procédés les plus perfectionnés.

J. N. LAPRES

PHOTOGAPHE

208, RUE SAINT-DENIS, MONTREAL

Ci-devant de la maison W. Notman & Fils.—Portraits de tous genres, et au prix courant. Téléphone Bell, 7283.

AVIS AUX MÈRES.—Le "sirop calmant de Madame Winslow" est employé depuis plus de 50 ans par des millions de mères pour la dentition des enfants, et toujours avec un succès complet. Il soulage le petit patient aussitôt, procure le sommeil calme et naturel en enlevant la douleur, et le petit chérubin "s'épanouit comme un bouton de fleur." Il est très agréable à prendre, il calme l'enfant, amollit les gencives, enlève la douleur, arrête les vents, régularise les intestins, et il est le meilleur remède connu pour la diarrhée causée par la dentition ou autrement. Vingt-cinq cents la bouteille.

EMILE TRUDEL. EMILE DEMERS.
LIBRAIRIE NOUVELLE

TRUDEL & DEMERS
1611, RUE NOTRE-DAME
Coin rue St-Gabriel

Papeterie, livres d'écoles et de littérature articles de fantaisie, objets de piété, blanc, d'avocats, etc. Une visite est sollicitée.

ANNONCEURS

Si vous désirez annoncer quelque chose en tout temps écrivez à **Geo. P. Rowell & Co.**, No. 10 Spruce St., New-York.

Toute personne ayant besoin d'information sur la meilleure manière d'annoncer ferait bien de se procurer une copie du *Book for Advertisers*, 368 pages, envoyé franco sur réception d'une piastre.

Ce livre contient une soignée compilation des meilleurs journaux et publications et une foule d'informations sur les prix et autres choses qui touchent aux affaires d'annonce. — Adresse : **Rowell's Advertising Bureau**, 10 Spruce St., N. Y.

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entretient le scalp en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
129 rue St-Laurent

PLUS de TÊTES CHAUVES ni de CHEVEUX GRIS.

CAPILINE

PROPRETÉ, BEAUTÉ & EFFICACITÉ SONT LES QUALITÉS DE CE RESTAURATEUR PHARMACIEN

50¢

BAUME NASAL

C'est un remède certain et prompt pour guérir le Rhume de Cerveau dans toutes ses phases.

SOULAGÉ, NETTOIE, GUÉRIT.

Soulage à l'instant. Ouvre pour toujours, infallible.

Plusieurs solidantes maladies sont simplement des symptômes du Catarrhe, tel que : Mal de tête, surdité partielle, perte de l'odorat, mauvaise haleine, crachats glaireux, nausées, sensation de débilité, etc. Si vous êtes sujet à ces symptômes ou d'autres semblables, c'est que vous avez le Catarrhe ; vous ne devez pas perdre de temps pour vous procurer une bouteille de **BAUME NASAL**. Soyez avisé à temps, un rhume de Cerveau négligé résulte en un Catarrhe, suivi de consommation et de mort.

Le **BAUME NASAL** est en vente chez tous les pharmaciens, ou envoyé, frais de poste payés sur réception du prix (trois ou \$1.60) en adressant

CATARRHE

FULFORD & CO., Brockville, Ont.

La seule maison du Canada ayant rapporté pour ses chapeaux : une Médaille d'Or, Trois Premiers Prix et Dix Diplômes d'honneur aux Expositions de Montréal.

GRANDE OUVERTURE DES MODES

Et exposition des chapeaux d'automne pour dames

Rien n'a été épargné pour augmenter encore la popularité que nous nous sommes acquise depuis plus de 12 ans et nos importations actuelles sont de la plus grande richesse. Nous possédons les créations les plus récentes des premières modistes de Paris, Londres et New-York, tel que : Chapeaux Léa, Malvina, Divonne, Elvire, Gisèle, Mercure, Dora, Rosita, Cliane, Stéphanie, Sibylle, qui sont très portés à Paris.

Nous avons en outre un assortiment considérable de Plumes, Oiseaux, Rubans et Ornaments, qui seront vendus à des prix modérés.

EGALEMENT OUVERTURE DE NOS DEPARTEMENTS DE MANTEAUX ET DE FOURRURES

Plus de 700 Jaquettes et Manteaux Longs seront exposés. Le tout des dernières modes et importé directement de Paris et de Londres, à des prix tellement bas que nous ne craignons aucune concurrence.

Le Département des Fourrures sera, comme chaque année, abondamment pourvu de Seal, Mouton de Perse, Castor, Loure, Opossum, Nutria, Beaver, Mouton gris, Greenland Seal, Baltic Seal, Vison, Rat Musqué, etc., nous permettant de faire face à toutes les demandes.

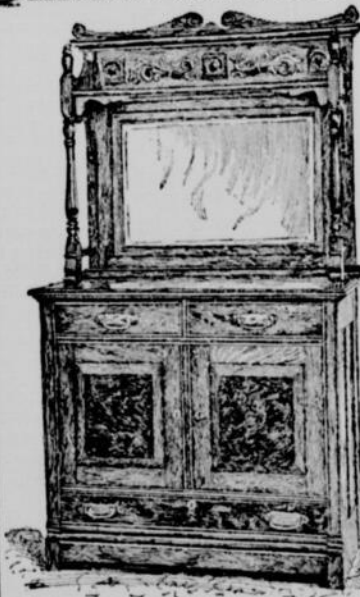
Quant aux prix nous n'en parlerons pas, tous nos clients savent parfaitement que nous vendons jusqu'à 50 pour cent meilleur marché qu'ailleurs, au grand désespoir de nos concurrents. Profitez-en.

BOISSEAU FRERES

235 et 237, Rue Saint-Laurent

RENAUD KING & PATERSON
-- 652, RUE CRAIG --

Meubles ! Gros et détail



BUFFET EN VIEUX CHENE

Seulement \$22.50

Le plus beau choix de meubles en chêne et en noyer noir qu'il y ait à Montréal. Ne manquez pas de visiter cet établissement avant de faire vos achats.

LADIES

AUX DAMES.—LES PILULES DE TANSY de la mère Green sont employées avec succès par des milliers de personnes ; elles sont certaines et sans danger. Agissant seulement sur les organes générateurs et soulageant toutes les maladies. On ne devrait pas en faire usage si l'on s'attend à la grossesse, avant que la question soit décidée hors de doute, car leur usage sera suivi de résultats autres que ceux désirés. Par la maille \$1.00. Détails complets (scellés), 3 cts. **THE LANE MEDICINE CO.**, Montréal, Canada. En vente par John T. Lyons, coin des rues Craig et Bleury.

Restaurateur de Robson.



Pourquoi permettre à vos cheveux gris de vous vieillir prématurément quand, par un usage judicieux du RESTAURATEUR DE ROBSON, vous pouvez facilement rendre à votre chevelure sa couleur naturelle et faire disparaître ces signes d'une décrépitude précoce ? Non seulement le restaurateur de Robson restitue aux cheveux leur couleur naturelle, mais il possède de plus la précieuse propriété de les assouplir, de leur donner un lustre incomparable, et de favoriser leur croissance, qualités que ne possèdent pas les teintures à cheveux ordinaires.

Marque de Commerce.

Cette préparation est hautement recommandée par des personnes compétentes, plusieurs médecins et autres.

En vente partout—50 centins la bouteille.

L. ROBITAILLE, Propriétaire.
Joliette, P. Q., Canada.

OXYR

Guérit les nerfs et le cerveau ; c'est-à-dire le siège des principales maladies : La dyspepsie, la consomption, le manque de force, les erreurs de jeunesse, la maladie de cœur, de foie, des reins ; donne une vie nouvelle à tout le corps. En vente chez **S. LACHANCE**, 1530, rue Ste-Catherine. Ou envoyer sur réception du prix 35c. **OXYR AGY**, P. O., box 748, Montréal, P. Q.

25, rue St-Pierre, Montréal
Montréal, 19 Janvier 1891.

J. G. LAVIOLETTE, Ecr., M. D.,

Mon cher Monsieur. — Je me fais un devoir de témoigner de l'excellence de votre *Sirope de Térébenthine*. Je m'en suis servi pour le traitement d'une laryngite aiguë dont je souffrais depuis plus de neuf ans. Une seule bouteille m'a complètement guéri. Veuillez agréer mes remerciements

Votre tout dévoué,
C. A. M. PARADIS, Ptre, O. M. I.

EMPLOYEZ LES

EXTRACTS

"Crown Brand"

Vendus par tous les épiciers importants

J. ALCIDE CHAUSSE

ARCHITECTE

MESUREUR ET EVALUATEUR

No 1541, Ste-Catherine, Montréal

Telephone Bell : 6930

Spécialité : Résidences privées



C. ALFRED CHOUILLOU,
Agent General Pour le Canada, - MONTREAL.

PACIFIQUE CANADIEN

COMMENÇANT LUNDI, 22 JUIN 1891

Les trains quittent Montréal de la gare rue Windsor

Ottawa, 7.50 a.m. +*11.45 a.m., 4.15 p.m.

Portland, Boston, —*9.00 a.m., +*8.15 p.m.

Toronto—*9.20 a.m., +*8.45 p.m.

Détroit, Chicago, etc., *8.45 p.m.

S. Ste-Marie, St-Paul, Minneapolis, etc., +*11.45 a.m.

Montréal Jet, St-Anne, Vaudreuil., *9.20 a.m., 12.30 p.m. 5.15 p.m., 6.15 p.m., +*8.45 p.m.—11.20 p.m. samedi seulement.—Samedi 1.30 p.m. au lieu de 1.30 p.m.

St-Jean, Sherbrooke, 9.00 a.m. 4.00 p.m. *8.30 p.m.

Winchester, *9.20 a.m. 5.15 p.m. +*8.45 p.m.

Newport, 9.00 a.m., 5.45 p.m., +*8.15 p.m.

Halifax, N.E., St-Jean, N.B. etc., *8.30 p.m.

De la Gare du carré Dalhousie :

Québec, *8.25 a.m., 3.30 p.m. [Diman. seul.] et *10.00 p.m.

Joliette, St-Félix, St-Gabriel, etc., 5.15 p.m.

Ottawa, *8.50 a.m., 4.40 p.m. *8.40 p.m.

Winnipeg et Vancouver, *8.40 p.m.

St-Lin, St-Eustache 5.30 p.m.

St-Jérôme, 5.30 p.m.

Ste-Rose et Ste-Thérèse—8.55 a.m., 3. p.m. 4.40 p.m. 5.30 p.m. 6.20 p.m.—Sam. 1.30 p.m. au lieu de 3 p.m.

De St-Lambert

Chambly et Marrieville 9.00 a. m., se raccordant avec le train du Grand-Tronc de 8.30 a.m. de la gare Bonaventure.

Marieville, St-Césaire, Farnham, 5.25 p.m. se raccordant avec le train du Grand-Tronc de 5.00 de la gare Bonaventure.

|| Samedis exceptés. + Tous les jours, dimanches inclus. Les autres trains les jours de semaine seulement tel qu'indiqué.

Chars-palais et chars-dortoirs. Les trains laissant Montréal les samedis ne font point connection.

ECOLE

De dessin et de peinture

Cours d'après nature et d'après l'antique. Leçons privées données à l'atelier ou à domicile. Classe du soir trois fois par semaine.

K. LEFKUNTIN

Artiste-peintre.

No 62, rue St-Jacques, Montréal

MAISONS RECOMMANDEES

NEW-YORK

Hôtel Lantelme

40 Union Square—Maison Française de 1ère ordre, Prix modérés

GEORGES CHARTRAND

1634, Notre-Dame

Repas à toutes heures.—Vins, liqueurs, cigars de choix, etc., etc.

HOTEL JACQUES-CARTIER

23, 25, 27, PLACE JACQUES-CARTIER

Hôtel canadien-français situé dans la partie la plus centrale de la ville. Excellente cuisine, consommation de premier choix. Arrangements pour familles. Prix modérés.

J. P. MARTEL, Prop. Montréal

V. ROY & L. Z. GAUTHIER,

Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

180 - RUE SAINT-JACQUES - 180

Edifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY L. Z. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

A. PREFONTAINE,

ARCHITECTE

Successeur de feu Victor Bourgeois

12, Place d'Armes, Montréal

V. LACOMBE,

Architecte et Mesureur

897, RUE STE-CATHERINE

Entre les rues Delorimier et Parthenais

Montréal

J. EMILE VANIER,

(Ancien élève de l'École Polytechnique) **INGENIEUR CIVIL, ARPENTEUR**

107, rue St-Jacques, Royal Building, Montréal

Demands de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

B. CHALIFOUX

ARTISTE PHOTOGRAPHE

Spécialité pour vues groupées, agrandis dans toutes les dimensions.

S'adresser : 437, LaGauchetière, Montréal.

J. B. RESTHER & Fils,

ARCHITECTES

Chambres Nos 60 et 66, Bâtisse Impérial

107, RUE SAINT-JACQUES

Télé. Bell 1800 MONTRÉAL

DR J. LABONTE

CHIRURGIEN-DENTISTE

253, RUE ST-LAURENT

Extraction de dents sans douleur. Dentiers faits par les procédés les plus nouveaux.

G. MANN

ARCHITECTE

New - York Life Building

Chambre 213 et 214. Tel. Bell 1820.

Saint-Nicolas, Journal Illustré pour garçons et filles, paraissant le samedi de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an : 18 fr. ; six mois : 10 fr. ; Union postale, un an 20 fr. ; six mois : 12 francs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave, 16, rue Bonaparte, Paris (France)

HARTSHORN'S
SELF-ACTING
SHADE ROLLERS
 Beware of Imitations.
 NOTICE OF
 AUTOGRAFH OF
 THE GENUINE
 HARTSHORN
 Insist upon having the HARTSHORN.
 SOLD BY ALL DEALERS.
 Factory, Toronto, Ont.

Jeux d'esprit et de combinaison

(La salle du "Club d'Échecs et de Dames Canadien Français" est ouverte tous les soirs, au No 292, rue Richmond, Montréal. Les amateurs sont invités.)

No 10.—ENIGME

Ainsi qu'un long serpent je traîne
 Mon corps à replis tortueux ;
 Je suis si peu respectueux,
 Que j'enchaînerais une reine ;
 Le jour je me tiens dans mes trous,
 Et la nuit je les quitte tous.

No 11.—CHARADE

Dans le premier on reconnaît
 Le sot, l'homme d'esprit, ou les traits du
 L'ivrogne, qui le second boit, [génie ;
 Ne sent point sa tête étourdie.
 Vous qui cherchez ..., levez les yeux,
 Voyez, lisez l'entier, Paris l'offre en tous [lieux.

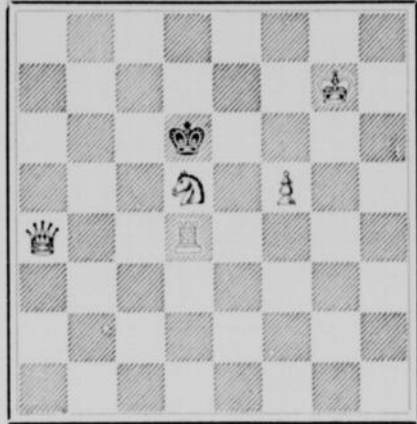
No 12.—LOGOGRAPHE

Moi, messieurs, je fais la fête
 Sans perdreaux ni petits pois.
 Je fus, sans queue et sans tête,
 Guerrier célèbre autrefois.

PROBLEME No 6

Composé par M. E. B. Greenshields, Montréal

Noirs—1 pièce



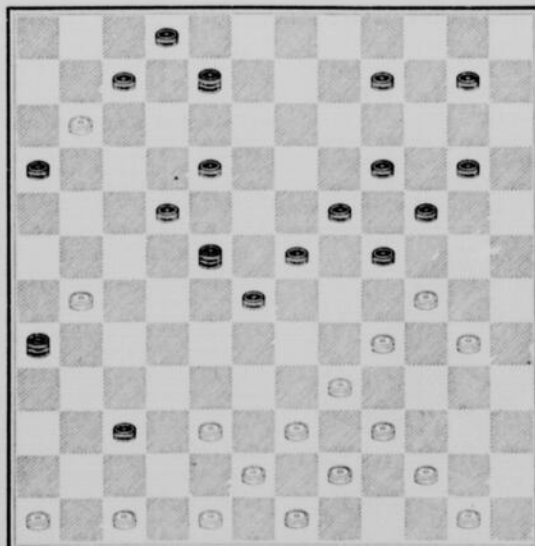
Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

PROBLEME DE DAMES No 6

Composé par M. J. Loisselle, Pointe Saint-Charles

Noirs—18 pièces



Blancs—17 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

SOLUTION DU PROBLEME DE DAMES No 5

Blancs	Noirs
48 à 41	36 à 71
54 à 48	71 à 32
59 à 53	2 à 13
70 à 64	32 à 71
50 à 45	16 à 16
63 à 57	62 à 51
42 à 36	29 à 42
48 à 41	42 à 9
41 à 4	15 à 26

4 à 20 partie gagnée

SOLUTION DU PROBLEME D'ÉCHECS No 5

Blancs	Noirs
1 C 6 T	1 P pr C
2 D pr F, échec	2 R 1 C
3 D 2e T, 2 C, 3 C, 3 F, 4 F, 4 D, 5 D, 5 R.	
	Si : 1 P pr P
2 C 7e F, échec	2 R 1 C
3 D 8e T, échec, etc	
	Si : 1 D joue
2 D 8 C, échec	2 D pr D
3 C 7e F, échec	3 D pr C
4 P pr D et gagne.	

Solution de l'énigme No 8.—Le mot est : Avenir.
 Solution de la charade No 9.—Le mot est : Pot-eau.
 Solutions justes des jeux d'esprit.—E. S. Desrochebrunes, Manoir de Beauce ; Mlle Marie Hudon, Montréal.
 Solutions justes du problème Dames.—Un amateur, Ottawa ; Thaddée Brunet (No 4), Lachine ; Henri Girard (No 4), Ste-Cunégonde ; Vermette, Montréal.



LE GRAND REMÈDE
CONTRE LA DOULEUR
GUÉRIT :
RHUMATISME

NÉVRALGIE. SCIATIQUE. LUMBAGO.
DOULEUR DORSALE. TIC DOULOUREUX
MAL DE TÊTE. MAL DE DENTS
MAUX DE GORGE
ENROUEMENT, ENGELURES,
ENTORSES, FOULURES,
CONTUSIONS, BRÛLURES ETC.
 En vente chez tous les pharmaciens, et marchands généraux, Prix, 50 cts. la bouteille. Envoyé par la maille sur réception du prix.
THE CHARLES A. VOGELER CO., Baltimore, Md.
 Dépôt pour le Canada à Toronto, Ont.

MAISON BLANCHE,
65 RUE ST-LAURENT

Ouverture de marchandises d'automne et d'hiver, valeur extra, achetées à des prix excessivement bas.
 Venez voir nos prix et vous serez satisfait.

Vous Sentez-Vous

Faible et épuisé? C'est parce que votre sang est impur. Autant s'attendre à ce que la salubrité d'une ville soit parfaite avec de l'eau sale et un drainage défectueux, comme de s'attendre à ce qu'une pièce de mécanique, comme la charpente humaine, soit en bon ordre avec un sang impur circulant même dans les plus petites veines. Savez-vous que chaque goutte de votre sang passe à travers le cœur et les poumons toutes les deux minutes et demie; et que, sur son passage, elle fait les os, les muscles, la cervelle, les nerfs et les autres solides et les autres fluides du corps? Le sang est le grand nutritif, ou, comme l'appelle la Bible,

"La Vie du Corps."

Est-il donc étonnant, alors, que si le sang n'est pas pur et parfait dans ses vaisseaux, vous souffriez d'aussi indescriptibles symptômes?

La Salsepareille d'Ayer est à cent condées au dessus de tout autre Aitératif et de toutes autres Médecines pour le Sang. Comme preuves, lisez ces témoignages dignes de confiance:

G. C. Brock, de Lowell, Mass., dit: "Vendu de la Salsepareille d'Ayer. Dans mon opinion, les meilleurs ingrédients pour la guérison de toutes les maladies provenant de l'impureté du sang sont contenus dans cette médecine."

Le Dr. Eugène I. Hill, 381 Sixth Ave., New-York, dit: "Comme épurateur du sang et régénérateur du système, je n'ai jamais rien trouvé qui égale la Salsepareille d'Ayer. Elle donne entière satisfaction."

La Salsepareille d'Ayer prouve également son efficacité dans toutes les formes de la Scrofule, de Furoncles, de Boutons rouges, d'Eczémas, d'Humeurs, de Lumbago, de Catharre, &c.; et est, conséquemment la meilleure

Médecine de Printemps et de Famille

en usage. "Elle les surpasse de tout au tout," dit Mr. Cutler, de Cutler Brothers, Boston, "par la quantité des ventes."

Ayer's Sarsaparilla,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass., États-Unis. Prix, \$1; six flacons, \$5. Valant \$5 le flacon.

ANNONCE DE John Murphy & Cie

Les marchandises suivantes viennent d'être reçues et demandent une inspection toute particulière,

BOAS FRANÇAIS !
PLUMES DE COQ !

Toutes les longueurs.
Prix \$1.75 chaque, etc.

GARNITURES !

Six (6) caisses de garnitures pour Robes et Manteaux viennent d'être ouvertes et contiennent les plus hautes nouveautés européennes. L'on peut se procurer maintenant des garnitures de choix, haute nouveauté, à partir de 10 cents la verge en montant.

MOUCHOIRS INITIAL !

Mouchoirs Initial "Hem Stiche" pour dames, etc., 10c chaque.
Mouchoir de couleur, Mouchoirs de fantaisie, mouchoir en soie.
Un grand assortiment de ces marchandises à des prix variant de 3c à 3½c chaque.

SATCHELS ! SATCHELS !

Demandez nos satchels "Châteline" en cuir, garantis, pour 40c chaque.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Bell Tel. 2193

Federal Tel. 58

LE GRAND TRONC EXCURSIONS !

Des billets aller et retour seront émis à Montréal aux prix réduits ci-dessous.

EXPOSITION DU CANADA CENTRAL OTTAWA

Septembre 29 et 1er octobre \$2.55
Sept. 29 au 28 et 30 3.50
Retour jusqu'au 3 octobre 1891

Billets émis à des taux proportionnels des autres stations.
S'adresser aux agents de la Compagnie et aux bureaux de billets, Gars Bonaventure et 143 rue St-Jacques.

DETROIT, CHICAGO, Etc

Les 2 et 3 oct. aura lieu une excursion à Port-Huron, Detroit, Bay City, Saginaw, Grand Rapids, Chicago, Cincinnati, Cleveland, Milwaukee, Saint-Paul, Minneapolis et Duluth.

Les billets seront bons pour le retour jusqu'au 19 oct. 1891.
Les détails seront donnés plus tard.

W.M. EDGAR Ag. Gen. des Passagers.
L. J. SEARGEANT, Gerant General.

MUSIQUE NOUVELLE

Dolores, valse, Waldteufel, 20c ; Circassienne, valse, G. Marcailhou, 20c ; Heroine, valse, W. H. Ashley, 20c ; Ida, caprice mazurka, Pyllemann, 20c ; Marioulette, polka, F. Behr, 20c ; Jolis oiseaux gavotte, Ed. Holst 20c ; Race Course, galop, C.-D. Blake 20c ; Marche Fantastique, A. Latour 15c Grande marche Lohengrin, R. Wagner, 20c ; Chautauqua lake, valse, W. Baker, 10c ; Wild rose, valse, C. Schubert, 10c ; Dream of love, rêverie à la mazurka, E. Mack, 10c ; La chasse infernal, quadrille, Bollman, 10c ; Raquet, galop, Miss E.-H. Simmons, 10c ; General Lee, grande marche, C. Young, 10c.

Expédiés franco par la poste sur réception du prix marqué

11c. pour les morceaux de 10c.

J. G. Yon,
1898 rue Sainte-Chatherine.

Le Musée des Familles, publication bimensuelle
Conditions d'abonnement : Un an (à partir du 1er janvier 1899) : Paris, 14 francs, Département, 16 frs ; Canada, 18 frs. S'adresser à la librairie Ch. Delagrave 15, rue de la Harpe, Paris (France)

LA COMPAGNIE D'ASSURANCE "WESTERN"

CONTRE LE FEU ET SUR LA MARINE

Revenu pour l'année 1890 \$2,091,982 57
Sécurité pour les assurés 1,916,186 30

BUREAU A MONTREAL, 194 RUE ST-JACQUES

ARTHUR HOGUE, Agent du département français.
J. H. ROUTH & Cie., Agents généraux.

Nous donnons des reçus et des polices écrites en français. Institutions religieuses et propriétés de campagne assurées à de très bas taux.

La force c'est ce que procure le

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Il forme la chair et les muscles et donne de la solidité à la constitution.



DE W. D. McLAREN

Est la plus économique



TIRAGE EN SEPTEMBRE 1891 le 2 et 16

3134 LOTS VALANT \$52,740
GROS LOT VALANT \$15,000

Le Billet : \$1 - - - 11 Billets pour \$10

Demandez les circulaires à
S. E. LEFEBVRE, Gérant
81, rue St-Jacques, Montréal, Canada



LES TORTURES CORPORELLES

Une femme qui a longtemps souffert du Beau Mal nous écrit : "Une de mes amies me conseilla d'essayer le "Régulateur de la Santé de la Femme" du Dr J. Larivière de Manville, R. J., et après en avoir pris une bouteille sans beaucoup de succès, j'étais décidée de ne plus continuer. Mon amie me conseilla de persévérer et avant d'en avoir pris trois bouteilles je commençai à ressentir un grand soulagement. Je continuai à en faire usage et aujourd'hui je suis complètement guérie. Ce remède est le véritable ami de la femme." A vendre chez la plupart des pharmaciens ainsi que mes "Females Porous Plasters" (les seules emplâtres recommandés par les meilleurs médecins) que j'envoie aussi par la maille sur réception de 25 cents en timbres de poste.

EVANS & SONS,
Agents pour le Canada.

LAURENT LAFORCE & BOURDEAU

MAISON FONDÉE EN 1860

Seuls Importateurs des Célèbres Pianos
HARDMAN, de N.Y., et MANHALL &
WENDELL, de N.Y.

Ont aussi constamment un grand choix de PIANOS et ORGUES fabriqués en Canada.
Catalogues expédiés sur demande. Accords et réparations faits à ordre.
Une visite est sollicitée aux salles

1637, RUE NOTRE-DAME

Téléphone 1297

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorroïdes, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces savons.

NUMEROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.
Savon No 5—Pour toutes sortes de dartres
Savon No 8—Contre les taches de rousse et le masque.
Savon No 14—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.
Savon No 17—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.
Savon No 18—Pour les hémorroïdes. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.
Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES
Saint Eustache. P.Q



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free.
Address MUNN & CO.,
361 Broadway,
New York.

Attraction sans précédent

Plus d'un million distribués



COMPAGNIE de la LOTTERIE de l'ETAT de la LOUISIANE

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation et de charité, et ses franchises déclarées, être parties de la présente Constitution de l'Etat en 1879, par un vote populaire écrasant

Laquelle expire le 1er Janvier 1895

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement, les dix autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane, que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour tous les intéressés ; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat, avec des fac-simile de nos signatures attachés dans ses annonces.

Ed. J. Walmsley
J. A. Early

Commissaires
Nous, les soussignés, Banquiers et Banquiers agréés par l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses :

R.M. Walmsley, Prés. Louisiana National Bk
Pierre Lanauz, Prés. State National Bk
A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk
Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Grand Tirage Mensuel.

L'ACADEMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE ORLEANS.

MARDI, 13 OCTOBRE 1891

PRIX CAPITAL - - - \$300,000

100,000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

1 PRIX DE \$300,000 est.	\$300,000
1 PRIX DE 100,000 est.	100,000
1 PRIX DE 50,000 est.	50,000
1 PRIX DE 25,000 est.	25,000
2 PRIX DE 10,000 sont.	20,000
5 PRIX DE 5,000 sont.	25,000
25 PRIX DE 1,000 sont.	25,000
100 PRIX DE 500 sont.	50,000
200 PRIX DE 300 sont.	60,000
500 PRIX DE 200 sont.	100,000

PRIX APPROXIMATIFS

100 PRIX DE \$500 sont.	50,000
100 PRIX DE 300 sont.	30,000
100 PRIX DE 200 sont.	20,000

PRIX TERMINAUX

999 PRIX DE \$100 sont.	99,900
999 PRIX DE 100 sont.	99,900

3,134 prix se montant à \$1,051,80

PRIX DES BILLETS :

Billets complets, \$20 ; Demis, \$10 ; Quarts, \$5.
Dixièmes \$2 ; Vingtième \$1.

Prix des clubs, 55 billets d'une \$1 pour \$50
Taux spéciaux pour les agents. Agents demandés partout

IMPORTANT—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres, pour lesquelles nous paierons toutes les frais, et nous payons tous les frais d'Express des BILLETS et LISTES DES PRIX envoyés nos correspondants.

Adressez :
PAUL CONRAD,
NOUVELLE-ORLEANS.

Donnez l'adresse complète et faites la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la maille à TOUTES les Loteries, nous nous servons des Compagnies d'Express pour répondre à nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Jusqu'à ce que les tribunaux aient décidé la question de NOS DROITS COMME INSTITUTION DE L'ETAT.

Les autorités postales, cependant, continueront à délivrer toutes les lettres ORDINAIRES adressées à Paul Conrad, mais non les lettres, CHARGEES à lui adressées.

N'oubliez pas que la charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane qui forme partie de la constitution de l'Etat de la Louisiane et qui a été déclarée par la Cour Suprême des E.-U. un contrat avec l'Etat de la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat, n'expire que le premier janvier 1895.

La législature de l'Etat de la Louisiane, qui s'est ajournée le 10 de juillet cette année, a ordonné qu'un amendement à la constitution de l'Etat soit soumis au peuple, à une élection qui aura lieu en 1892, amendement destiné à prolonger la charte de la Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane jusqu'en l'année mil neuf cent dix-neuf.